

PER

J-451

BAnQ

MAGAZINE DE L'ANNÉE - PRIX DES MAGAZINES DU QUÉBEC

eflet de Société

«Un regard différent sur notre société»

Vol. 18 N°4 été 2010

MICROS ARMES



PP40025160

R07638

1 4448 P2 L225

JD 0 5 ANS 24 NOS RECUS 18,4

(N)X38

DEPOT LEGAL BIBLIOTHEQUE NATIONALE

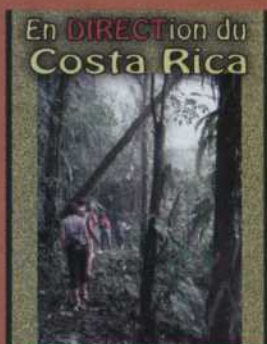
2275 RUE HOLT

MONTREAL QC H2G 3H1

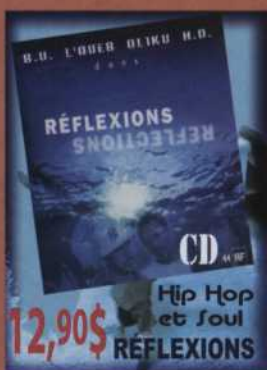
Personnalité de l'année
Christiane Laberge

Zoothérapie en prison

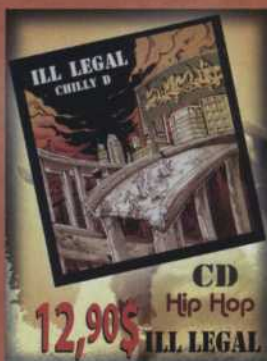
Taxes et livraison
incluses



Projet Journalistique international **6,95\$**



12,90\$ Hip Hop et soul
RÉFLEXIONS



12,90\$ Hip Hop
ILL LEGAL



DVD Spectacle Hip-Hop et orgues classiques **25\$**

Merci pour votre abonnement

Cher lecteur,

Je profite de cette occasion pour vous remercier de votre aide et de votre soutien à notre mission auprès des jeunes. C'est grâce à votre implication et à votre abonnement que nous pouvons continuer à offrir des services attrayants.

Écrire est aussi une contribution importante. Dans Reffet de Société, tout citoyen peut prendre sa place et livrer son témoignage. Par la poste ou directement sur le forum de notre site Internet, vos commentaires contribuent à la richesse de nos débats de société.

Lire Reffet de Société, c'est déjà agir.

Raymond Viger

Oui
Je m'abonne

- 1 an - 6 nos. **34,95\$**
 2 ans - 12 nos. **59,95\$**
 3 ans - 18 nos. **79,95\$**
 Taxes incluses

- Abonnement
 EnDIRECTION du Costa Rica 6,95\$
 CD Musique RÉFLEXIONS 12,90\$
 CD Musique ILL LEGAL 12,90\$
 DVD Le Choc des Cultures 25\$
 Taxes et transport inclus TOTAL

P.S. Abonnez-vous en ligne au www.refletdesociete.com
 Quelques clics de souris suffiront pour nous apporter votre soutien!

OK

Prénom: _____ Nom: _____

Adresse: _____

Ville: _____ Province: _____

Code Postal: _____ Tél.: _____

Courriel: _____ Date: _____

No. Carte : _____ Date d'expiration: _____

Signature: _____

VISA MASTER CARD AMEX **International 39,00\$ Cad. 1 an**

Toute contribution supplémentaire pour soutenir notre travail est la bienvenue.

Reflet de Société

Le citoyen au cœur de notre mission

**Un regard différent, critique et empreint de compassion
sur les grands enjeux de société**

**Un espace ouvert aux lecteurs pour prendre la parole, partager
leurs expériences et faire progresser les débats**

**Un magazine d'information entièrement indépendant,
financé par ses milliers d'abonnés aux quatre coins du Québec**

**Tous les profits générés par la vente de Reflet de Société sont
remis à l'organisme Le Journal de la Rue qui offre
des services de réinsertion sociale aux jeunes.**

Merci de vous abonner à Reflet de Société et de soutenir notre mission.

4233 Ste-Catherine Est. Montréal, Qc H1V 1X4 Tél : (514) 256-9000 ISSN 1615-4774
Sans frais : 1-877-256-9009 Fax : (514) 256-9444 Internet : www.refletdesociete.com



Éditorial

Les personnalités de l'année



RAYMOND VIGER

www.raymondviger.wordpress.com

Pour une 4e année, Reflet de Société veut souligner le travail assidu d'une personnalité. Des gens qui donnent un sens à la démocratie et à la justice, au bien-être de notre société. Des gens qui sont des exemples pour tous.

En 2007, nous avons sélectionné Anne Panasuk comme personnalité de l'année. Son acharnement dans son travail dans des dossiers tels que le reportage sur les appareils de loterie-vidéo à Shefferville avait attiré notre attention. Même si Mme Panasuk est journaliste pour Radio-Canada, Loto-Québec lui avait mis plusieurs bâtons



ANNE PANASUK

dans les roues pour l'empêcher de terminer son travail. La pertinence de son reportage aura créé des changements sociaux importants et aura fait reculer Loto-Québec.

En 2008, c'est Carole Beaulieu, rédactrice en chef du magazine L'actualité qui a mérité le titre de personnalité de l'année de Reflet de Société. Mme Beaulieu, malgré son horaire très chargé avec L'actualité, est toujours prête à s'impliquer lors d'ateliers et de conférences auprès de jeunes journalistes.



CHRISTIANE LABERGE

Son ouverture d'esprit pour aider et soutenir tout journaliste qui lui demande son aide, sa capacité de nommer et de montrer clairement les manquements aux règles d'éthique journalistiques ont fait de Mme Beaulieu un excellent exemple de rigueur journalistique. Quand Mme Beaulieu prend la parole devant les journalistes, et elle l'a encore bien démontré au congrès 2007 des journalistes, ceux-ci écoutent.

En 2009, Reflet de Société a voulu souligner le travail de moine d'Alain Dubois. M. Dubois s'est impliqué bé-

névolement pour soutenir les joueurs compulsifs au Québec: création et participation sur plusieurs sites Internet sur le jeu compulsif, conférences, son cellulaire toujours ouvert pour répondre aux différents besoins d'informations des journalistes...

Son travail se fait à toute heure du jour et de la nuit. Il s'est impliqué dans le recours collectif Brochu contre Loto-Québec, au point de recevoir une injonction de non publication comme blogueur! Il a mérité, sans contredit, son titre.

Dans ce numéro, nous vous présentons un reportage sur la lauréate 2010, Docteure Christiane Laberge.

Sa volonté de vulgariser la médecine, sa capacité de nommer les choses telles qu'elles sont, même si cela l'amène à remettre en question notre système de santé et ses différents acteurs ont fait d'elle notre récipiendaire 2010.

Vous trouverez en page 31 et 32 de ce numéro un reportage sur Docteure Christiane Laberge vous montrant pourquoi Mme Laberge se devait d'être reconnue pour son travail.



ALAIN DUBOIS

LES TECHNICIENS DE DEMAIN

Productions Jeun'Est est un organisme sans but lucratif voué au développement de la citoyenneté des jeunes montréalais de 18 à 30 ans.

Productions Jeun'Est offre aux jeunes une formation gratuite sur les techniques des métiers de la scène en assurant un accompagnement socio professionnel.

Le métier de technicien de scène est un métier passionnant, un travail d'équipe, peu routinier, dynamique, physique, qui demande une grande capacité d'adaptation. Les techniciens de scène sont souvent des travailleurs autonomes qui vivent avec des horaires de travail variables. Leurs différents contrats peuvent aussi les amener à se promener un peu partout sur la planète.

Les exigences du métier correspondent encore bien aux décrocheurs d'aujourd'hui qui sont attirés par un travail qui a un sens, qui donne des résultats concrets et qui comporte une dose quotidienne d'adrénaline. Il est essentiel de continuer à former ces jeunes et de les accompagner dans leur démarche de réinsertion sociale et professionnelle, ce que nous faisons depuis maintenant 14 ans.

Informations : www.jeunest.qc.ca

Ces techniciens de demain fêteront la fin de leur stage le 18 novembre prochain. Leur premier contrat sera le spectacle de levée de fonds du Café-Graffiti, aHÉROSol, le 20 novembre prochain au TAZ, skatepark et roulodôme. Informations (514) 259-6900.

www.cafegraffiti.net



Steve Haley



Ilona Vigneault



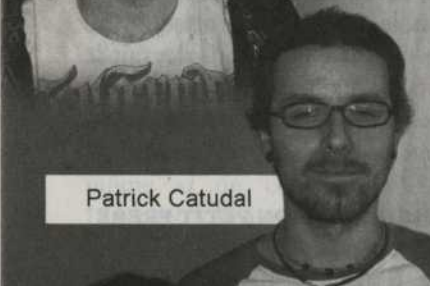
Myriam Dubreuil



Marlyn Belbuto



David Brunette



Patrick Catudal



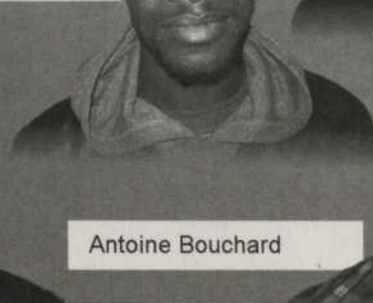
Émile Pilon-Lessard



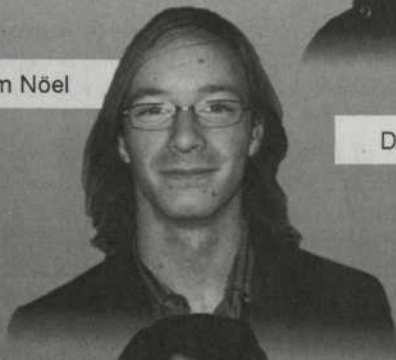
Francis Labelle



Serginio Félicin



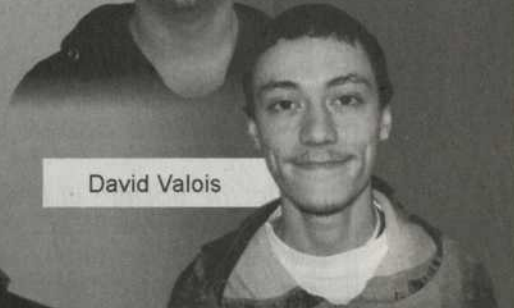
Antoine Bouchard



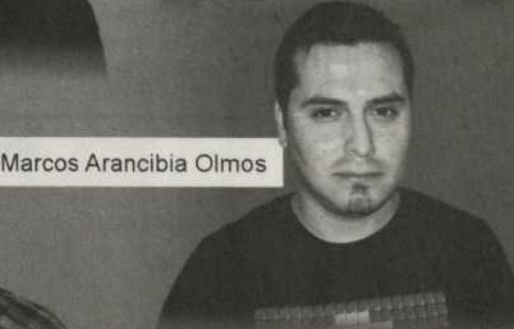
Maxim Noël



Philippe Moquin



David Valois



Marcos Arancibia Olmos



Berlin Worff Manigat



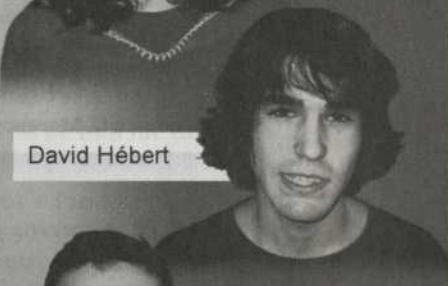
Patrick Hubert



Maude Bernier



Soudabeh
Mirhosseini



David Hébert

Reflète de Société

SERVICES AUX ABONNÉS

Changement d'adresse
(514) 256-9000

EDITEUR / RÉDACTEUR EN CHEF

Raymond Viger
(514) 256-9000

raymondviger@hotmail.com

PUBLICITÉ ET COMMANDITE

DIRECTRICE ADMINISTRATIVE

Danielle Simard
(514) 256-9000

journal@journaldelarue.ca

JOURNALISTES

Valérie R. Carbonneau,
Isabelle Larose,
Marie-josée Richard,
Gabriel GIBBS
Gabriel Alexandre Gosselin,
Murielle Chatelier

COLLABORATEURS

Jean-Pierre Bellemare,
Louise Gagné,
Jean-Claude Leclerc,
Nicole Viau, CHLOÉ,
Mélanie Gauthier,
C. Morency

PUPITRE

Gabriel Alexandre Gosselin

GRAPHISME

Ju@n Carlos Sanchez Lopez

GRAPHISME DE COUVERTURE

Ju@n Carlos Sanchez Lopez

PHOTOGRAPHES

**François Laplante-Delagrave,
Margaux Bise**

ILLUSTRATIONS

**Mélanie Gauthier,
Victor Panin, Enoch,
Juan Ramirez, Mabi**

CORRECTION

**Marie Kabel, Mathilde Martin,
Aïcha Cheriet**

CAFÉ-GRAFFITI

(514) 259-6900

**NE ME
JETTE PAS,
passe-moi
à un ami
6,95\$
l'unité**

ABONNEMENT VOIR P. 33

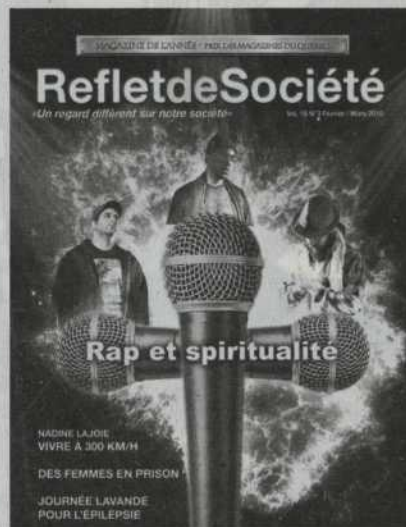
Notre mission: Le **Journal de la Rue** est un organisme à but non lucratif qui a comme principale mission d'aider les jeunes marginalisés à se réinsérer dans la vie socioéconomique en favorisant leur autonomie.

La reproduction totale ou partielle des articles pour un usage non pécuniaire est autorisée à condition d'en mentionner la source. Les textes et les dessins qui apparaissent dans *Reflète de Société* sont publiés sous la responsabilité exclusive de leurs auteurs.

Reflète de Société est un magazine édité par le **Journal de la Rue** qui traite de multiples thématiques: drogue, prostitution, suicide, violence et santé. On y propose des solutions et des ressources.

Reflète de Société dispose d'un fonds de réserve provenant des abonnements. Au fur et à mesure que les magazines vous sont livrés, l'organisme récupère les frais dans ce fonds. C'est une façon de protéger votre investissement dans la cause des jeunes.

Nous reconnaissons l'aide financière accordée par le gouvernement du Canada pour nos dépenses d'envoi postal et nos coûts rédactionnels par l'entremise du Programme d'aide aux publications (PAP) et du Fonds du Canada pour les magazines. Convention de la poste-publications n° 40025160, n° d'enregistrement 07638.



Courrier du lecteur



ÉGALITÉ DES SEXES

La parité ne consiste pas à ce qu'il y ait autant d'hommes que de femmes au Parlement, mais simplement qu'une femme ait autant de chances d'être au Parlement qu'un homme.
Xix

PROSTITUTION LÉGALE

Légaliser la prostitution est une bonne idée. Mais le gouvernement n'a pas le courage de s'attaquer au crime organisé comme il devrait le faire pour avoir le contrôle nécessaire et protéger ces femmes.

Crazy

LE SUICIDE DE MON PETIT FRÈRE

Mon petit frère s'est suicidé. Il avait 17 ans. Il avait un handicap. On lui a pourtant tous donné de l'amour, de l'affection. Il faisait du sport et il allait à l'école. Toutes ses journées étaient remplies de bonheur. Personne ne pourrait dire pourquoi il a fait ça. Le seul qui pourrait, c'est lui. C'est ma petite soeur de 16 ans qui l'a découvert. S'il vous plaît, parler aux gens de vos problèmes, à vos amis, à vos parents. Le suicide peut anéantir une famille et vos proches.

Tiffany

ÉPILEPSIE ET JOURNÉE LAVANDE

Je suis professeur de français à la retraite. Pendant un an j'avais un épileptique dans ma classe et plus tard, j'en ai eu deux. Il est exact que je mettais un crayon entre les dents pour protéger la langue. Je ne connaissais pas les 6 directives proposées. Par contre, je faisais tout ce qu'il fallait et les étudiants collaboraient admirablement. Après les crises plus ou moins agitées, je couchais l'étudiant derrière la classe. Tout le monde le laissait se reposer. Puis selon son état au réveil, on appelait un taxi pour le reconduire chez lui. C'était une routine plus ou moins fréquente, jamais dramatique. Je dirais même, de couleur «lavande».

Jean-Maurice Huard

Je félicite tous ceux et celles qui ont le cœur et le courage de s'occuper de ces jeunes brisés par la vie. Ils n'attendent qu'une main qui vienne à leur secours. Je passe Reflet de Société à ceux qui n'ont pas les moyens de se le procurer. On a besoin d'organismes comme le vôtre. C'est pourquoi l'abonnement à Reflet de Société peut aider à vous soutenir.

Monic, Québec

PENSÉES SUICIDAIRES

Le suicide n'est pas une solution, même si on continue d'essayer. D'autres solutions existent à notre problème. J'ai un record de tentatives de suicide. Tout cela m'a appris que la vie vaut la peine d'être vécue.

Notre mort ne changera rien. L'avenir n'est pas écrit c'est à nous de le faire. J'essaie de réfléchir avant de refaire une connerie. Je sais que je suis maître de mon destin, même si cela est difficile. J'en ai maré de la vie. Pourtant, un jour, elle vaudra le coup d'être vécue. En attendant je patiente et j'essaie de l'améliorer un peu à tous les jours.

Romain

LE SUICIDE DE NOTRE ENFANT

Moi aussi, je suis passé par là. J'ai voulu mettre fin à mes jours. J'ai fait beaucoup de peine à mes parents. Je n'avais que 13 ans. Maintenant, je le regrette. Ma mère en pleure encore. Ça doit être une grande souffrance de perdre son enfant. Si je pouvais recommencer je n'aurais jamais fait ce geste.

J'affichais un sourire pour les autres et je gardais ma peine au fond de moi. Depuis, je me confie à ma mère, comme si elle était ma meilleure amie. Je ne lui cache plus rien. Je m'ouvre plus aux autres. Il m'arrive encore d'avoir momentanément l'envie de partir. Quand rien ne va je me dis que la vie nous réserve de belles choses. Il faut y croire. Courage à vous.

Mélissa

VIOLENCE CONJUGALE

J'ai aimé un homme. Plutôt, je croyais l'aimer. J'étais dépendante de lui. Il me harcelait. D'après lui, j'étais rien sans lui. Il me trompait avec toutes mes soit disant amies. Je ne pesais plus que 44 kilos quand je l'ai quitté. Il me frappait. J'ai failli mourir. Mon corps m'a lâché. Il m'a frappé et a failli me tuer. J'ai décidé que je ne mourrais pas. Parce que ça lui rendrait service. On m'a mise dehors sans travail, sans logement avec mes 3 enfants. Je m'en suis sortie. J'ai trouvé du travail. Je me suis dit que j'allais devenir quelqu'un. Aujourd'hui, je vis avec un homme très gentil, qui m'aime et me respecte. Pour la première fois, je découvre ce que c'est que d'être aimé. Je vois une psy. Parfois, j'ai encore des coups durs. Je prends sur moi et trouve la force de continuer à me battre. J'aurais dû partir plus tôt. Ça ne sert à rien de rester avec quelqu'un qui ne vous aime pas, qui vous fait souffrir. Je sais maintenant que je ne suis plus seule.

Corine Freneat

MÈRE D'UN TOXICOMANE

Je sympathise beaucoup avec Sophie L. car moi aussi, j'ai un fils toxicomane. Lui aussi est rempli de potentiel et il veut s'en sortir. Les toxicomanes ne sont pas méchants, ils souffrent beaucoup dans leur intérieur. Son père est décédé lorsqu'il avait 17 ans... Les vendeurs de drogue profitent d'eux pour mieux les exploiter. Je garde toujours en moi l'espérance en des jours meilleurs pour lui et les autres. Je félicite tous les aidants qui combattent ce fléau.

Grand-mère Lorraine G., Ste-Beatrix

SUICIDE ET DÉPRESSION

J'ai vécu une enfance difficile. À cause de ces adultes qui n'ont pas su m'aimer telle que j'étais. Je ne voulais pas entrer dans le moule en fermant les yeux sur ma souffrance. La souffrance me mangeait de l'intérieur. J'ai fait une dépression parce que je voulais être authentique. Ado, malgré le désir d'en finir, une voix au fond de moi me disait «non, tu veux vivre!»

Ma souffrance avait besoin de sortir et d'être enfin entendue. Pour m'ouvrir les yeux sur ces vérités, ça a été très difficile. Impossible de le faire seule. J'ai eu besoin d'un bon thérapeute pour en faire le deuil et me permettre enfin de vivre. J'ai fait 7 ans de thérapie avec une psy qui a été d'une aide précieuse, d'une écoute et d'une compréhension sans limite.

Lors du retour à l'état «normal», le regard des autres est horrible. Aujourd'hui, je commence à vivre. Je me sens plus proche du mot «heureux» que du mot «malheureux». En sortant de ma dépression j'ai l'impression d'être plus heureuse que la majorité des gens car je suis enfin moi. Le chemin a été long mais ça en vaut le coup!

Karelle

Rêves et suicide en prison

COLIN MCGREGOR

PRISON DE COWANSVILLE

Je me réveille étourdi et désorienté. Je retourne mon oreiller du côté où il est encore frais et sec et je réfléchis. Il y a quelques secondes, je déambulais la rue Sherbrooke par une journée ensoleillée et je bouquinais dans les magasins de livres usagés. Mais plus maintenant. La réalité me rattrape. Mes yeux doivent s'habituer à la faible lumière, je distingue les petits sillons qui parcourent les blocs de ciments peints du mur de ma cellule. Je suis toujours en prison.

Les rêves de prisonniers peuvent être décevants. Ils existent dans une réalité au-delà des murs gris

et ternes qui nous gardent captifs. Le monde des rêves est attrayant et séduisant. Lorsque je dors, mon esprit voyage ailleurs. Les rêves me ramènent ceux que j'aime et que j'ai aimés. Les univers de mes rêves n'ont pas de limite, j'ai la capacité de réparer mes tords, au contraire de maintenant. La prison vous isole non seulement des victimes réelles ou potentielles de crimes, mais aussi de vos amis. Partout où je vais, je porte, tel un boulet, mes regrets et ma mélancolie.

Dans ces brefs moments de répit, est-il normal de se demander si le suicide me transporterait, pour de bon, dans le monde sans douleur des rêves? Est-ce qu'en me dépouillant de mon enveloppe humaine, je serais transporté dans un monde meilleur? C'est une solution que plusieurs choisissent.

Un détenu âgé, qui n'avait plus beaucoup de temps à purger en prison, se plaignait pendant des mois de ses douleurs physiques. Mais lorsqu'il visitait l'infirmerie, il était souvent congédié par les autorités médicales. Les autres prisonniers, qui avaient d'abord tenté de l'aider, ont fini par le rejeter: ses lamentations étaient devenues chroniques et répétées. Il s'est mis à dormir sur le plancher de sa cellule pour tenter de calmer son agonie. Je me suis habitué à le croiser, alors qu'il traînait son corps le long des corridors de la prison. Occasionnellement, il me jetait un regard vif et allumé.

C'était dans l'après-midi. Un lundi où il faisait gris. Les sirènes d'urgence ont retenti. J'ai rangé mes

outils dans la fabrique de la prison où je travaille et j'ai battu en retraite dans ma cellule. Lorsqu'on nous a finalement laissé sortir, l'on a appris que le vieil homme était délivré de ses douleurs.

Cette soirée-là, plusieurs prisonniers se sont assis en cercle dans la chapelle de la prison. Nous étions vingt détenus, un bénévole et un aumônier. Le religieux nous a invité à discuter de ce que nous ressentions. Un détenu avait vu, trop tard, le corps du vieillard qui se balançait dans sa cellule. Plusieurs hommes ont exprimé un vague sentiment de culpabilité. J'étais parmi eux. Aurait-on pu faire quelque chose de plus pour l'aider?

L'un des participants, qui était visiblement informé du fait que le vieil homme souffrait de problèmes psychologiques sévères plutôt que de douleurs physiques, a livré un plaidoyer enflammé, dans lequel il a réclamé de meilleurs soins psychiatriques pour les détenus. Ensemble, nous avons prié.

Plusieurs semaines après le suicide, un psychiatre spécialisé dans les affaires criminelles a fait une apparition aux nouvelles. Le sujet: comment gérer certains criminels? À travers ses lunettes rondes et métalliques et en fixant la caméra de ses yeux de poisson, il a déclaré sans détour que tous les détenus devraient être médicamenteusement selon le diagnostic rendu par le psychiatre de l'établissement carcéral - comme lui-même -, et si le besoin est, de les castrer chimiquement.

LA RÉCOMPENSE
REGARD SUR DES GENS DE COEUR
DOCUMENTAIRE SUR LE BÉNÉVOLAT

Découvrir sa communauté
Donner un sens à sa vie
Prendre part à la vie sociale et de quartier
Expérimenter et mieux se connaître

19,95\$ + 5,05\$ (taxes et frais de livraison)

Disponible en ligne au
www.editionstnt.com
ou par la poste auprès
du journal de la Rue



«Et qu'arrive-t-il si les prisonniers refusent la médication?», lui a-t-on demandé. Un sourire s'est dessiné sur son visage. «Hé bien, a-t-il répondu, ils ne devraient jamais être libérés». Ils peuvent croupir dans leur cellule et méditer sur les douleurs qu'ils ont causés à leurs victimes. Le psychiatre a laissé entendre qu'il espérait que ces détenus récalcitrants finiraient par s'enlever la vie. Le spécialiste a gentiment été remercié pour avoir partagé son opinion avec le public.

Est-ce la vie qui est illusoire ou est-ce que ce sont les rêves qui sont réels? Les philosophes et les différentes religions débattent de cette question depuis des centaines d'années. Moi, c'est le livre de Raymond Moody qui me permet de rester sur cette planète. Cet urgentologue a été le premier à évoquer que les patients qui vivent l'expérience de la mort clinique et qui sont ensuite ramenés à la vie rapportent des expériences essentiellement similaires, racontant les mêmes séquences, et ce, peu importe leur sexe, leur âge ou leur religion.

Les témoignages rapportés par des suicidaires qui ont ressuscité sont tous uniformément horribles. Ils ne quittent pas pour de meilleurs cieux. Leurs blessures et leurs douleurs psychologiques les suivent dans l'au-delà. Ils seront confrontés aux mêmes problèmes pour l'éternité. Conséquemment, lorsqu'ils sont ramenés à la vie, explique le docteur Moody, ils choisissent plutôt de rester vivants plutôt que de revivre ce cauchemar.

Pendant cinq ans, le blocage à la vésicule biliaire dont je souffrais était diagnostiqué par les autorités carcérales comme une maladie mentale, une douleur que je feignais. Je me suis accroché à la vie comme une sangsue sur un nageur qui plonge

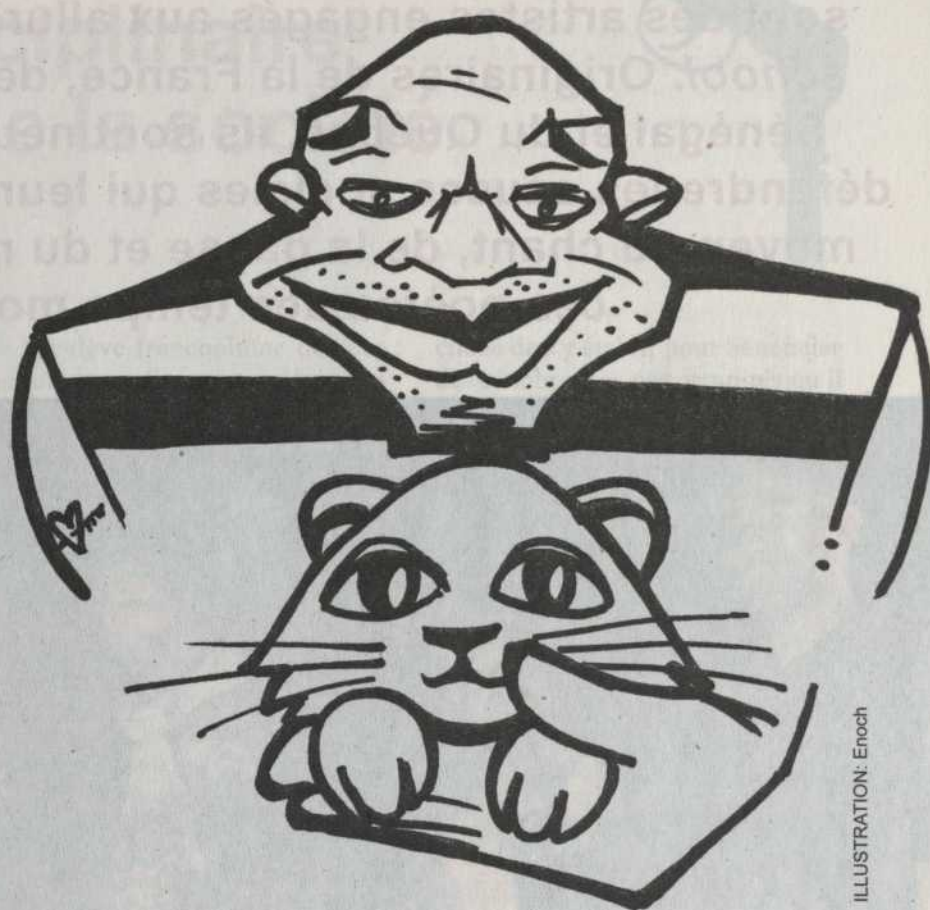


ILLUSTRATION: Enoch

dans un lac glacé des Laurentides. Je serrais la mâchoire à chaque attaque de douleur: j'ai écrit des lettres et je me suis plains jusqu'au moment où un chirurgien célèbre passe me voir. Une opération plus tard, j'étais libéré de ma douleur.

Je ne suis pas à la veille d'être libéré. Si tu meurs ici, m'a dit un psychologue de la prison, personne ne versera de larmes. Mais il y a la lecture, l'écriture, le sport et la télévision, des correspondants, la lumière du jour et les quelques rares visiteurs. Il y a même la possibilité, peut-être un jour, de réparer mes tords. J'ai tendance à penser que le monde est un rêve qui représente tout ce que nous avons. Et nous trouvons toujours une raison de vivre.

Opération Graffiti

19.95\$



L'histoire de la création du Café-Graffiti. Une façon intéressante et originale de soutenir le Café-Graffiti dans sa mission d'aide et de soutien aux jeunes.

Disponible par téléphone:

(514) 256-9000,

en région: 1-877-256-9009

Par Internet:

www.editionstnt.com

Par la poste: Reflet de Société

4233 Ste-Catherine Est Montréal,

Qc. H1V 1X4

Groupe hip-hop multidisciplinaire, les Micros Armés sont des artistes engagés aux allures résolument *old school*. Originaires de la France, de la Martinique, du Sénégal et du Québec, ils sont neuf sur scène pour défendre les causes sociales qui leur tiennent à cœur au moyen du chant, de la danse et du rythme. Portrait de ces poètes des temps modernes.



PHOTOS: Margaux Debise

Micros Armés: rap engagé

Art multidisciplinaire au service de la société

MURIELLE CHATELIER

Quand ils foulent le plancher d'une scène, les membres de Micros Armés ne souhaitent pas que donner un bon spectacle: ils veulent réveiller les consciences et bousculer les conventions. Quatre auteurs-interprètes - deux hommes et deux femmes - trois b-boys et deux compositeurs accordent ainsi leur passion pour galvaniser les foules avec leurs messages revendicateurs.

Leur rap dénonce la brutalité policière, prend position en faveur de la «cause autochtone», soutient le travail des maisons de jeunes et met en lumière les dangers de la politique sur la masse. «Tous les spectacles-bénéfices que nous faisons sont liés à des causes auxquelles nous croyons et il nous arrive de créer des pièces musicales spécialement pour ces événements», dit DigboX, l'un des deux fondateurs du groupe.

Fondé en 2004 par sa conjointe, SuYin, et lui-même, le collectif Micros Armés a débuté son parcours en duo. Année après année, au fil de rencontres inspirantes et déterminantes, le groupe a pris de l'ampleur pour atteindre sa vitesse de croisière avec le recrutement de ses deux compositeurs québécois, BigWill et Dj Pek, en 2009. Sélectionnés pour rivaliser avec d'autres artistes dans le cadre de la 14e édition des Francouvertes, un concours qui favorise l'émergence

de la relève francophone de tous les genres musicaux et qui lui offre une vitrine exceptionnelle, c'est un nouveau chapitre qui s'écrit pour ce collectif.

«Pour nous, avoir le privilège de participer à ce concours est déjà un prix en soi. Ça nous prouve que ce que nous faisons, ce n'est pas de l'amateurisme parce que les gens qui nous jugent sont influents dans l'industrie musicale. Ils s'y connaissent. Alors, nous sommes vraiment heureux d'être ainsi reconnus par nos pairs», fait valoir DigboX.

L'IMMIGRATION: PASSAGE OBLIGÉ
Fasciné par l'effervescence artistique qui caractérise Montréal, le couple français DigboX et SuYin a

choisi de s'y établir pour bénéficier des nombreuses opportunités qu'il entrevoyait. «Les Québécois ont des talents artistiques incroyables, et l'été, Montréal n'a pas son pareil au niveau culturel. On dirait qu'ici, chacun peut réaliser son rêve», s'enthousiasme SuYin.

Arrivée au Québec il y a plus de dix ans, la jeune femme ne soupçonnait pourtant pas que s'établir dans la métropole lui causerait tant de soucis. Il lui aura fallu plus de sept ans pour obtenir sa résidence permanente.

Mal conseillée par une consultante en immigration qui a englouti ses maigres avoirs, elle a dû quitter le pays, contre son gré, pendant trois mois. «Mon dossier avait mal



LES FRANCOUVERTES

Le concours Les Francouvertes a vu le jour en 1995 et s'adresse à la relève musicale francophone. Les porte-parole de sa 14^e édition, qui se déroule du 8 février au 3 mai 2010, à Montréal, sont le groupe Karkwa et l'auteur-compositeur David Marin, des anciens participants et lauréats à ce concours.

Chaque année, une vingtaine de concurrents sont sélectionnés et trois lauréats récoltent une quantité de prix qui leur permet entre autres de réaliser, produire et promouvoir un disque, dont une bourse de 10 000 \$ remise au grand gagnant. Les prestations des participants sont soumises à un vote du public et d'un jury composé de gens de l'industrie. Loco Locass, Les Cowboys Fringants et Damien Robitaille sont quelques-uns des artistes couronnés lors d'éditions précédentes.

Au moment d'écrire ce texte, Les Micros Armés étaient en demi-finale pour Les Francouvertes 2010.



Micros Armés: rap engagé

Micros Armés: rap engagé

été rempli. Ma consultante devait m'aider à obtenir un visa de travail, pour me permettre de passer à l'étape suivante, soit la demande de résidence permanente, mais elle n'a rien fait.»

«À un moment, en cours de processus, j'ai reçu un appel d'Immigration Canada et on me demandait si je souhaitais demander un statut de réfugiée. Mais réfugiée d'où? De la France? C'est là que j'ai compris que je m'étais fait avoir par ma consultante qui avait écrit n'importe quoi dans mon dossier et que j'étais en situation irrégulière. Je me suis donc tournée vers le député de Gouin de l'époque, André Boisclair, et c'est lui qui m'a vraiment aidée. Il m'a conseillé de partir du pays, pour revenir en règle. C'est ce que j'ai fait. Et je suis ici maintenant.»

Deux autres membres du groupe, des Martiniquaises, ont aussi eu maille avec l'immigration. L'une d'elles a été expulsée du pays pendant trois mois tandis que l'autre est coincée dans son pays d'origine, où elle se trouve toujours.

À LA MANIÈRE D'ANTAN

Toutes ces embûches n'ont pas empêché le groupe de progresser et d'agrandir leur «famille de cœur». Contrairement aux groupes hip-hop de l'heure, les b-boys ne sont pas des accessoires dans leurs spectacles: ils font partie intégrante de l'équipe. «Quand j'ai rencontré Micros Armés, un lien d'amitié s'est installé entre nous. J'allais les voir en spectacle pour les encourager et je dansais de mon côté», raconte le chorégraphe du groupe, Bourrik. «Quand le groupe a pris de l'expansion, on s'est dit: "Pourquoi ne pas joindre nos forces?"»,



poursuit le danseur. Et c'est comme ça que la danse s'est intégrée au chant dans le collectif.

«De nos jours, les groupes hip-hop engagent les danseurs plutôt au besoin, pour des spectacles ou des tournées. On ne suit donc pas la tendance», laisse entendre Bourrik tout en expliquant l'origine de son art.

«Le rap, ça ne doit pas servir à faire de l'argent. Ce n'était pas ça à l'origine. C'était une voix pour ceux qui n'en avaient pas. Pour nous, c'est important de livrer des messages. Sinon, le rap, c'est inutile»,

SuYin de Micros Armés.

«La musique de Micros Armés est un rap français aux accents de la côte est américaine. Comme le break dance est né dans la même région, ces deux éléments se marient très bien. Quand je danse sur ces rythmes, je sens la mu-

sique, ses vibrations, sa symbiose avec mes mouvements. C'est passionnant de chorégrapier des danses sur des sons qui nous interpellent, qui s'harmonisent avec nos gestes».

En plus de l'amitié, une grande complicité soude tous les membres de Micros Armés qui partagent des idéaux communs. «C'est difficile à expliquer, mais les chorégraphies des b-boys sont le reflet de nos visions», soutient SuYin.

Modestes, tout ce que les Micros Armés souhaitent maintenant, c'est continuer à créer en faisant du rap conscient. «Le rap, ça ne doit pas servir à faire de l'argent. Ce n'était pas ça à l'origine. C'était une voix pour ceux qui n'en avaient pas. Pour nous, c'est important de livrer des messages. Sinon, le rap, c'est inutile», conclut SuYin, une jeune mère au foyer qui travaille occasionnellement tandis que son mari occupe un emploi régulier d'intervenant.



Conseils pour le parfait immigrant

MURIELLE CHATELIER

Selon Louise Gagné, une nouvelle retraitée qui a œuvré pendant plus de 30 ans à plusieurs échelons chez Immigration-Québec, faire appel à un consultant en immigration est une démarche qui n'en vaut pas le coup: «Toute personne qui sait lire et écrire peut se débrouiller toute seule pour remplir ses formulaires. Cependant, si elle a besoin d'aide, il existe plus d'une trentaine d'organismes à but non lucratif qui peuvent lui offrir un soutien, gratuitement. Ces services sont subventionnés par le gouvernement et le personnel qui y travaille est très compétent et fiable, ce qui n'est pas le cas de la majorité des consultants privés. Plusieurs de ces derniers se font d'ailleurs arrêter assez régulièrement parce qu'ils escroquent les immigrants naïfs».

En 2002, le ministre de l'Immigration et de Citoyenneté Canada,

très au fait des pratiques douteuses des consultants en immigration, a créé un comité pour se pencher sur la question. La Société canadienne des consultants en immigration (SCCI) est née de cette concertation et veille maintenant à encadrer cette profession pour laquelle plusieurs soi-disant professionnels ne détiennent aucune compétence.

Pour resserrer l'étau autour de ces consultants, le Parlement a adopté, en février 2010, une réglementation aux critères stricts qui entrera en vigueur en juin 2010: toute personne qui veut exercer ce métier doit maintenant être un membre en règle du Barreau ou de la Chambre des notaires, ou faire partie de la SCCI, sous peine d'être passible d'une amende pouvant aller jusqu'à 100 000 \$.

Afin de mieux outiller les immigrants, le gouvernement devrait aussi mettre en ligne un registre qui répertoriera les consultants reconnus et ceux qui n'ont plus le droit de pratiquer. Mme Gagné exhorte elle aussi les immigrants à la prudence, en rappelant qu'un consultant en immigration n'a pas le pouvoir d'accélérer le traitement d'un dossier.

«Faire une demande d'immigration est un processus très long et fastidieux et il faut collaborer le plus que possible avec les agents attirés à notre dossier. L'une des pires choses à faire est d'essayer de leur mentir, parce qu'ils vont rapidement le sentir et devenir suspicieux. En somme, immigrer est une démarche simple, mais qui demande beaucoup de temps, d'honnêteté et de volonté», conclut madame Gagné.



Témoignage

Les joies de la prostitution?

CHLOÉ, DÉTENUE AU PÉNITENCIER DE JOLIETTE

On a vu cette année des lettres ouvertes affirmer que la prostitution devait être traitée comme un métier semblable aux autres. J'ai moi-même été prostituée et je dis Non à de telles balivernes.

C'est une sottise de croire que la prostitution est un métier normal. J'ai peine à croire qu'à la fin de 2009, nous ayons encore besoin de dire que la prostitution est une chose épouvantable et profondément dégradante pour les femmes. Personnellement, je ne connais aucune femme qui ait une histoire heureuse à raconter à propos de son «travail de putain». Il faut dire clairement Non à toute forme de prostitution.



**Simple d'approche
et accessible**

Pour apprendre à:

- Détecter les signes avant-coureurs
- Survivre au suicide d'un proche

Disponible au www.editionstnt.com
Tel.: (514)256-9000 ou 1-877-256-9009

Je suis une jeune femme de 35 ans. Pour moi, la prostitution s'est échelonnée sur une durée d'un an et demi en tout. Je n'ai jamais pensé que cette expérience, somme toute pas très longue, laisserait dans ma vie autant de dommages aussi profonds. J'inclus dans ce bilan la dévastation de mes relations interpersonnelles et sociales et des dommages irrémédiables auprès de mes enfants et de ma famille.

Je ne peux estimer les torts causés à mon corps, mon âme et l'estime de moi, mais le constat de destruction est flagrant. Ma sexualité demeure, pour le moment, affligée de dommages irréparables et les ravages sont aussi colossaux dans toutes mes relations avec les hommes.

Ces hommes... «mes clients»... Ces exploiters, mes abuseurs, ces pervers, mes pourvoyeurs d'argent et de matériel, mes inconscients. Ces hommes... que je ne pourrai plus jamais voir avec les mêmes yeux.

Je suis incarcérée depuis maintenant deux ans et quatre mois. J'ai eu beaucoup de temps pour réfléchir à tout ce qui s'était passé. Des visages de clients me reviennent en tête, avec des scènes de certaines exigences plus que particulières... C'est certain qu'à mes programmes de réhabilitation, le sujet revient souvent sur la table. Lors d'une séance de thérapie, une femme disait récemment que la prostitution n'avait rien changé dans sa vie. Je n'arrive pas à y croire! On ne peut pas vendre sa sexualité, son inti-

mité, son âme, sa sensibilité, sa dignité, sa féminité, son odeur, sans en subir de conséquences. C'est humainement impossible.

Au moment de l'acte sexuel, il se produisait une dissociation, comme si ce que je ne voulais pas salir allait se réfugier quelque part en moi... Tout devenait mécanique, comme si une autre prenait cette place dégoûtante où je ne voulais pas être... comme si je repoussais mon âme pour pouvoir passer au travers et «faire mon client».

Mais on ne peut pas se détacher complètement, et lorsque le client remontait ses culottes, je n'avais rien oublié de ce qui c'était passé. Et c'est lui qui avait le beau rôle car, une fois ses culottes remontées, il reprenait sa vie là où il l'avait laissée une heure plus tôt. C'est-à-dire qu'il redevenait un père de famille, un «honnête citoyen», un bon travailleur ou un patron super, un mari «aimant», un homme respecté par sa famille et ses amis... Moi, je restais la pute.

Ma sexualité a débuté à l'âge de quatre ans, imposée par un pédophile pervers. Cet événement a complètement marqué ma sexualité, amorcée beaucoup trop tôt.

Plus tard, j'ai vécu une longue relation avec un conjoint. Nous avons été ensemble huit ans et j'en garde des repères d'une sexualité saine et épanouie.

Cela me permet de comparer l'avant et l'après de la prostitution et, croyez-moi, tout a changé...

J'étais une femme qui avait une bonne libido et si mon amoureux s'absentait quelques jours, je vivais des pensées érotiques liées à lui.

Aujourd'hui, depuis mon vécu de prostitution, mon imaginaire sexuel se limite à des flashbacks de situations où je me suis retrouvée avec des clients et dont je ne voudrais jamais parler à qui que ce soit. Ces situations étaient humiliantes et, aussi bizarre que cela puisse paraître, la honte revient frapper à ma porte dès que je repense à ces séquences, qui me font peur.

Je me dis qu'il n'est pas possible que les mères et les grand-mères québécoises souhaitent une telle condition pour leurs filles et leurs petites-filles!

D'autres parlent de réduire la violence en légalisant la prostitution... Quand tu te retrouves dans une chambre de motel ou dans une

voiture, le danger sera toujours le même, et ce n'est pas la légalisation de la prostitution qui va faire en sorte que les hommes «malades» ne soient plus en circulation.

«Ma sexualité a débuté à l'âge de quatre ans, imposée par un pédophile pervers. Cet événement a complètement marqué ma sexualité»

Je ne crois pas que l'on puisse quantifier la souffrance qu'entraîne la prostitution, sous une forme ou une autre. Mais je sais que la prostitution de rue, qui est reliée de très près aux toxicomanies, est l'une des plus dangereuses et que les filles qui sont en manque sont prêtes à faire beaucoup pour très peu... Légalisation ou pas, rien ne va changer pour ces femmes. Elles n'iront certainement pas déclarer

le vendredi combien de clients elles ont faits dans la semaine!

Bref, je me demande où on s'en va en investissant temps et argent dans ce genre de spéculation! Pourquoi ne pas unir plutôt nos forces et se mobiliser pour venir à bout de ce fléau, de cette bêtise humaine!

Investissons dans des programmes pour venir réellement en aide à toutes ces femmes. Des maisons d'hébergement pour accueillir ces femmes qui souffrent tant, au Québec, il n'y en a pas assez. Moi-même, j'aurais parfois bien voulu, à quatre heures du matin, qu'il y ait une maison où l'on m'aurait tendu la main. Il n'y a rien de disponible à ces heures-là!

La prostitution, ce n'est la place de personne. Que faudrait-il pour qu'on finisse par comprendre que la sexualité ne devrait pas être achetée, mais vécue!



DVD GAMBLING

La réalité sur les jeux de hasard,
un outil de discussion pour les jeunes.

Le documentaire explore différents aspects du jeu compulsif: tentation, perte de jugement, perte de ses moyens financiers, relations détruites par le mensonge...

Le DVD se prête parfaitement au cadre scolaire ou à un groupe de discussion. Voyez Biz de Loco Locass, Éléonore Mainguy, ancienne croupière et Did Tafari Bélizaire, joueur compulsif devenu paraplégique après une tentative de suicide, s'exprimer sur le gambling.

20\$ + 5\$ (taxes et frais de transport)

www.editionstnt.com

(514)256-9000 ou 1-877-256-9009



Témoignage

L'enfant prodigue

C. MORENCY

S'il est un bonheur magnifique dans la vie, c'est bien celui de mettre au monde un enfant. En même temps, on doit peu à peu faire le deuil de celui qu'on attendait afin d'accueillir celui qui est là.

Combien de parents cherchent désespérément leur enfant, qu'il ait physiquement disparu ou qu'ils ne le reconnaissent plus dans ce qu'il est devenu. Empreinte de désespoir, de culpabilité, de regrets et de remords, la douleur ronge ses victimes jusqu'à les détruire. Nous avons connue cette douleur.

C'est par un froid matin de décembre que nous arrive ce fils tant attendu. Nous sommes des parents comblés, fiers et heureux. Dès son plus jeune âge, nous fondons beaucoup d'espoir en lui, nous nous projetons en lui, c'est pourquoi nous tentons désespérément de l'amener à s'initier à toutes sortes d'activités.

Notre fils est de nature timide, voire inhibée. Il n'a que des goûts simples. Il est de plus d'une très grande sensibilité, il a tendance à s'isoler, à se réfugier dans le rêve ce qui a pour effet de nous faire redoubler d'ardeur pour le convaincre d'embarquer. À notre insu, nous refusons sa nature.

Dès sa rentrée à l'école, des problèmes plus sérieux se dessinent. Inquiets, nous consultons pour nous faire dire que notre enfant est tout à fait normal, qu'il n'est que différent, mais nous n'entendons pas à ce moment là le message qui nous propose

de simplement l'accepter tel qu'il est et de cesser d'essayer de le faire devenir celui que nous voudrions qu'il soit.

À l'adolescence, tout bascule: il s'oppose maintenant de façon agressive à l'autorité, il contrevient, la délinquance l'attire. Nous nous acharnons, nous l'inscrivons dans un collège privé où il sera, pense-t-on, mieux encadré, mais il est trop tard, il se s'intégrera pas à ce milieu.

À force de persévérance, nous parvenons à ce qu'il obtienne son diplôme d'étude secondaire et qu'il s'inscrive à une formation pour laquelle il n'a que peu d'intérêt. Sa réussite sera mitigée. À cette époque, il a déjà commencé à consommer différentes drogues. Nous nous doutons bien qu'il fume un joint de temps à autre mais nous ne nous en inquiétons pas outre mesure.

Quand il entre sur le marché du travail, il connaît là encore certaines difficultés que nous attribuons à sa malchance légendaire et nous refusons toujours de voir son malaise et son désarroi. Nous sommes tout de même fiers de ce qu'il a accompli, connaissant et admettant désormais sa vulnérabilité.

Nous tentons tant bien que mal de l'encourager, de façon trop souvent maladroite. Nous continuons de croire qu'un jour il s'éveillera et sortira miraculeusement d'une condition inexplicable et inacceptable pour les parents que nous sommes.

Il a maintenant des dettes, sa conjointe menace de le quitter, il s'enlise. Il consomme de plus en plus et les effets secondaires commencent à se manifester. Il souffre de psychose toxique et de paranoïa, il nous effraie.

C'est la déchéance totale, nous devons faire appel à la police pour nous protéger de lui. Nous n'abandonnons pas pour autant, nous réunissons la famille et tentons le tout pour le tout. Nous obtenons de lui qu'il entre en thérapie mais c'est peine perdue, il en ressort au bout de deux jours et retombe encore plus bas. Il vit maintenant dans la rue et dans des refuges pour itinérants.

On nous a souvent conseillé, au cours de cette période, de l'abandonner totalement. C'était, nous disait-on, le seul moyen de l'aider ou au moins de ne pas sombrer avec lui. Mais comment peut-on refuser de nourrir et d'abriter son enfant, celui dont on rêvait et en qui on continue de croire malgré la cruelle réalité. On ne laisse pas un chien dehors.

Nous n'aurions pas pu nous y résoudre s'il n'y avait eu cette opportunité qui s'est presque miraculeusement offerte de tout quitter pour rejoindre notre fille à cent lieux de chez nous. Nous sommes donc partis, la mort dans l'âme. Je le revois encore assis sur un banc de parc, la tête entre les mains, pleurant suite aux adieux que nous venions d'échanger.

Il m'a fallu puiser dans ce qui me restait de courage pour ne pas faire demi-tour et le prendre dans mes bras, mais j'avais passé le point de non-retour, j'avais lâché prise, enfin presque, car je ne pouvais m'empêcher de rêver que, peut-être un jour, nous nous retrouverions.

Il a fallu aussi beaucoup de courage à mes deux autres fils pour assumer à notre place le rôle ingrat de refuser l'accès au domicile familial à leur frère. Ils ont fait preuve de fermeté mais aussi de beaucoup de compassion. Ils ont acquis une certaine maturité au cours de cette expérience qui leur servira sans doute dans leur vie personnelle. Comme quoi on peut toujours retirer quelque chose de positif même de situations qui nous semblent pourtant stériles.

Ce n'est que neuf mois plus tard, comme au terme d'une nouvelle grossesse, que notre fils, à bout de ressources, a décidé de se prendre en main et d'entrer en thérapie. Ce n'est qu'après un premier mois, très douloureux pour lui mais aussi pour nous car nous avions complètement perdu sa trace, qu'il s'est enfin manifesté. Il a téléphoné à son frère le priant de nous avertir pour ne pas qu'on s'inquiète de lui. Puis nous avons pu communiquer avec lui. Ces échanges étaient très timides au début, pas question de s'emparer à nouveau de son problème, nous devions apprendre ou réapprendre à lui faire confiance et le laisser venir vers nous.

Au bout de six mois de thérapie, il nous a invité à une remise de diplôme attestant de tous ses efforts. C'est avec émotion qu'il a livré son témoignage et que nous sommes ve-

nus nous joindre à lui pour dire notre bonheur de le retrouver.

Certains des jeunes et des moins jeunes qui assistaient à la scène, versaient une larme de joie mais aussi peut-être d'envie en nous écoutant. Trop de ces gens qui se retrouvent dans ces centres, ne sont en fait que des grands enfants négligés voire même abusés, que notre système social n'a pas su protéger quand il en était encore temps et qui n'ont que peu de recours pour se sortir de la misère morale dans laquelle ils stagnent.

«Nous avons donc proposé à notre fils de tout recommencer dans un autre milieu, c'est-à-dire loin de ceux qui se disaient ses amis»

Nous avons donc proposé à notre fils de tout recommencer dans un autre milieu, c'est-à-dire loin de ceux qui se disaient ses amis et qui risquaient de l'entraîner dans une rechute, de venir vivre avec nous au Manitoba. Notre fils est un homme courageux, il a sauté sur l'occasion et est venu nous rejoindre dès que ce fut possible.

Il a fallu de part et d'autre réapprendre à vivre ensemble en évitant les pièges qui ne manquaient pas de se manifester. Nous avons, pour notre part, dû apprendre à composer avec une toute nouvelle personne, nous reconnaissons certains de ses traits de caractère bien sûr, mais nous découvrons aussi des aspects de lui qui nous étaient complètement étrangers. Nous avons dû nous faire violence parfois pour ne pas retomber dans nos vieux patterns. Que de


discussions nous avons eu, son père et moi, afin de trouver un consensus pour faire face à des situations que nous appréhendions de façon différente.

Lui de son côté, je présume, a certainement connu des moments plus difficiles, mais comme il ne se livre pas beaucoup, nous avons dû apprendre à respecter cette réserve.

Nous nous sommes, au fil du temps, aménagé un nouveau style de vie où chacun a dû faire sa place. Nous avons appris à mieux nous connaître et à nous apprécier. Peu à peu, une certaine routine s'est installée et nous avons retrouvé la sérénité.

Je ne sais pas de quoi l'avenir sera fait et on ne peut jurer de rien, peut-être qu'un jour il nous quittera. Il en parle parfois, mais je crois que s'il le fait ce sera avec une toute nouvelle assurance, du moins je me plais à le croire. Cette pause dans sa vie lui aura permis de faire le point, de récupérer peut-être ce qui lui avait manqué et de repartir sur de nouvelles bases.

Pour notre part, nous apprécions chaque instant passé en sa présence, nous remercions le ciel de nous l'avoir rendu. Nous nous estimons plus que chanceux et nous compatissons avec tous les parents qui n'ont pas notre chance. Nous espérons enfin que notre société se fera un jour une fierté de venir réellement en aide à tous ces jeunes qui vivent des difficultés et à leurs parents. Nous souhaitons aussi qu'elle reconnaisse chaque réussite au même titre qu'elle reconnaît des succès sportifs ou artistiques, car sortir d'un tel enfer demande une énergie incroyable et un courage inouï.



Chronique du prisonnier

La zoothérapie pénitenciaire

JEAN-PIERRE BELLEMARE, PRISON DE COWANVILLE

TOILE de l'artiste Boo boo



Le pénitencier ressemble parfois à une véritable animalerie, à une diversité d'animaux à faire pâlir de jalousie un directeur de zoo. L'emploi des quolibets pour se décrire entre détenus prend souvent naissance chez un trait comportemental ou physique de la personne visée. Le cachalot ou le pic décrivent bien la corpulence ou la maigreur des personnes identifiées, alors que «Buzz» et «Fess» correspondent à un non-dit qui sous entend un état stone ou violent.

Voici quelques exemples révélateurs de la faune carcérale: la mouette est un détenu toujours affamé qui ramasse tout ce qui lui tombe sous la main, le requin est celui qui prête de l'argent à des taux d'intérêts exorbitants, le rat est celui qui utilise la délation pour obtenir une libération anticipée, le poisson ou le méné est celui qui se fait arracher son argent par une magouille quelconque.

LA ZOOTHÉRAPIE EN PRISON

Plus sérieusement, au Canada comme dans plusieurs autres pays, des pénitenciers utilisent la zoothérapie comme programme de réhabilitation. Le dressage de chevaux sauvages aux États-Unis est probablement le plus connu d'entre eux. Plusieurs documentaires télévisés furent réalisés à ce sujet.

Dans une moindre mesure, il existe des projets moins connus mais tout aussi bénéfiques et efficaces. Le dressage de chiens pour des personnes handicapées en tout genre se pratique aussi à l'intérieur de certaines prisons.

Ici à Cowansville, des détenus paient de leur propre poche pour un service de zoothérapie. À raison d'une fois par mois, un petit groupe de détenus se retrouvent dans un minuscule local avec les animaux. C'est dans cet endroit que les détenus ont la possibilité de caresser, câliner, serrer, cajoler ces animaux. L'activité débute normalement par la déclaration de l'état civil de la responsable, histoire de décourager les mâles en chaleur. Par la suite, elle explique l'objectif de l'activité. C'est la seule du genre dans tout le pénitencier où les détenus payent eux-mêmes leur participation. Cette démarche personnelle démontre sans aucun doute les bienfaits que les gars en retirent individuellement.



TOILE de l'artiste Arpi

DÉCOUVERTE DE SOI-MÊME PAR LA ZOOTHÉRAPIE

Pour plusieurs d'entre nous, les émotions que nous avons laissées au placard à notre arrestation rebondissent en force dès que nous sommes mis en contact avec ces animaux.

D'autres, découvrent pour une première fois le réconfort qu'un animal peut procurer. J'ai vu des détenus redevenir des hommes l'instant d'un échange avec un gros chat ou un petit hérisson. C'est rassurant de réaliser que derrière quelques visages patibulaires se cachent des petits garçons en mal de tendresse et d'amour.

Je peux l'affirmer pour l'avoir vu de mes propres yeux, le contact avec des animaux humanise les hommes. Ils apprennent à se laisser apprivoiser. J'ai discuté avec plusieurs des détenus prenant part à l'activité et après leur première participation, tous découvraient leur premier amour inconditionnel. Cela change radicalement la vision de ceux qui furent victimes d'abus en tous genres.

La mission première du Service correctionnel est la protection du public. Cette protection devrait commencer par le désamorçage des bombes ambulantes que deviennent certains détenus durant leur détention. Il n'y a pas suffisamment de reconnaissance attribuée aux bienfaits que procure la zoothérapie.

Tourisme en Gaspésie

Touche pas à mon touriste!

GABRIÈLE GIBBS

Au cours de la dernière année, l'industrie touristique a été au cœur d'un litige déchirant la péninsule gaspésienne. Des élus et des citoyens soutiennent que ce pan important de leur économie a été transféré aux mains de la région voisine, le Bas-Saint-Laurent, et se mobilisent pour en reprendre les rênes. Certains y voient même une menace à l'autonomie de la Gaspésie.

Assis sur une plage de galets, le visage éclaboussé par l'eau salée, les yeux rivés sur le Rocher Percé; voilà l'un des nombreux paysages à couper le souffle qu'offre la Gaspésie au touriste qui s'y aventure. Nommée troisième plus belle destination au monde par la National Geographic Society, cette région est plus que jamais l'emblème touristique du Québec à l'étranger.

Jouissant d'une renommée mondiale, la Gaspésie doit une part importante de son développement économique au tourisme. Corde sensible des habitants de cette région, l'industrie déchaîne les passions, si bien que le conflit qui entoure le déménagement du siège social de l'Association touristique régionale (ATR) au Bas-Saint-Laurent s'est retrouvé devant les tribunaux.

La raison de ces affrontements? Au Québec, le découpage des ré-

gions touristiques diffère sensiblement du découpage administratif. Par exemple, le territoire touristique des Cantons-de-l'Est, qui comprend l'Estrie, couvre également l'est de la Montérégie. De son côté, la Gaspésie touristique comprend une partie du Bas-Saint-Laurent. Elle se termine à Sainte-Flavie, là où les routes du nord et du sud forment une boucle, dessinant le fameux tour de la Gaspésie qu'ont emprunté les jeunes bohèmes en quête d'aventures depuis des générations.

«Le conflit qui entoure le déménagement du siège social de l'Association touristique régionale (ATR) au Bas-Saint-Laurent s'est retrouvé devant les tribunaux.»

La Gaspésie est toutefois la seule région pour laquelle le siège social de l'Association touristique régionale (ATR) se situe à l'extérieur de son territoire administratif. Situés à Sainte-Flavie, au Bas-Saint-Laurent, depuis 1984, les bureaux de l'ATR viennent tout juste d'être déménagés à Mont-Joli, également située dans la région administrative voisine de la Gaspésie. Ce déménagement a provoqué toute une controverse.

Dès le début du projet, des Gaspésiens ont réclamé le rapatriement

du siège social et de la dizaine d'emplois qu'il représente dans la Gaspésie dite administrative. L'historien Jules Bélanger, l'un des premiers défenseurs du rapatriement du siège social, résume l'enjeu : «Avec les difficultés économiques qu'on lui connaît, la Gaspésie n'a pas le moyen de se priver du moindre siège social qui la concerne.»

Ce commentaire est paru dans une lettre envoyée aux médias locaux en juin 2008, après que l'historien ait entendu pour la première fois parler des projets de l'ATR. Son intervention a rapidement trouvé écho auprès de la population. Des citoyens, des élus municipaux et quelques entrepreneurs membres de l'ATR ont réclamé le retour du siège social dans la région.

UNE QUESTION D'IDENTITÉ

Pour les opposants au déménagement, il en va de l'indépendance de la Gaspésie, qui a longtemps été administrée par le Bas-Saint-Laurent. «Un siège social, c'est là où les gens décident comment le tourisme va se développer en Gaspésie. Il faut qu'il soit sur les lieux», soutient Jules Bélanger.

«Est-ce qu'une gang qui vient de l'extérieur de la Gaspésie administrative peut débarquer et venir nous dire quoi faire? Il faut que ça s'arrête», dénonce aussi le président de la Conférence régionale des élus (CRÉ) de la Gaspésie et des Îles-de-la-Madeleine, Ber-



trand Berger. Cet organisme regroupe des élus municipaux et les préfets de région.

Mais pour nombre d'habitants de la péninsule, la question du tourisme est indissociable de la notion d'identité. Comme le bleuets représente les gens du Lac-Saint-Jean ou le Château Frontenac, les citoyens de Québec, le territoire gaspésien permet à la région de la distinguer du reste de la province. «Les Gaspésiens ont une histoire différente: c'est un peuple de la mer. Nous avons un sentiment d'appartenance et nous voulons prendre en main notre développement», explique Jules Bélanger.

Les opposants au déménagement de l'ATR vers Mont-Joli ironisent souvent sur l'attitude des habitants de l'est du Bas-Saint-

Laurent. Ils leur reprochent de proclamer leur appartenance à la Gaspésie pour attirer les touristes, mais de s'affirmer comme Bas-Laurentiens lorsqu'il est question d'investissement économique. L'historien résume bien ce qui dérange nombre de ses compatriotes: «Les gens de Sainte-Flavie et de Mont-Joli ne se considèrent pas comme des Gaspésiens.»

Mais tous les habitants de la péninsule ne pensent pas ainsi. «J'ai une vision d'ensemble de la région touristique», soutient le maire de la municipalité gaspésienne de Mont-Saint-Pierre, Jean-Sébastien Cloutier. Le tour de la Gaspésie fait partie de notre région. Je le vois comme une force et non comme une faiblesse.» Quant à elle, la directrice par intérim de l'ATR, Joëlle Ross, s'oppose farouchement à cet-

te frontière identitaire. «Les gens qui travaillent à l'ATR sont autant Gaspésiens que ceux qui travaillent sur le territoire», soutient-elle.

LES TOURISTES D'ABORD

Lorsqu'elle a commencé à parler du déménagement de son siège social vers Mont-Joli, l'administration de l'ATR était loin de se douter de l'émoi que cela créerait. Pour cette association, le déménagement de ses bureaux était avant tout une question stratégique. Depuis que l'autoroute 20 est complétée à Mont-Joli, les gens en provenance du centre et de l'ouest de la province ne passent plus automatiquement devant le bureau d'accueil de Sainte-Flavie. L'été dernier, une diminution d'environ 30 % de l'achalandage a été observée, selon Joëlle Ross. «Il n'y a pas moins de touristes qui arrivent sur le territoire.

Mais ils sont moins bien accueillis parce que l'ATR n'est pas situé au bon endroit.»

Devant l'opposition générale, l'administration de l'ATR demeure catégorique: son devoir est d'assurer le meilleur service possible à l'endroit des visiteurs et c'est pour eux qu'elle déménage à Mont-Joli. «Notre job à nous, c'est de recruter des touristes qui sont à l'extérieur de la Gaspésie. Et ça, on le fait très bien!», soutient Mme Ross.

Toutefois, au sein même de l'association, dont la plupart des membres se trouvent en Gaspésie administrative, les opinions divergent. Certains entrepreneurs, appuyés par la CRÉ, critiquent la manière peu démocratique dont l'ATR les aurait consultés. Le vote tenu en assemblée générale extraordinaire le 13 février 2009 et qui a penché en faveur du déménagement, a mis le feu aux poudres.

Pour les opposants, il s'agissait d'un coup monté puisque selon eux, certains membres en faveur du déménagement avaient en leur possession des procurations qui leur permettraient de voter au nom de personnes absentes. Les détracteurs estiment que sans

ces procurations, l'issue du vote aurait été différente.

De l'avis du responsable des communications de la CRÉ, Benoît Pilon, l'ATR n'essaie pas de savoir ce que les membres veulent vraiment. «Elle est dans un effort de mobilisation pour garder leur bureau et sa dizaine d'emplois au Bas-Saint-Laurent», soutient cet avocat, qui est aussi propriétaire du Gîte Bleu sur Mer, membre de l'ATR.

On ne laissera pas le développement touristique dans les mains d'une autre région.

Bertrand Berger

La situation s'est envenimée à un point tel que l'affaire a été portée devant les tribunaux. Le 8 juillet 2009, le Gîte Bleu sur Mer, la Conférence régionale des élus et la Municipalité d'Escuminac, dont le maire est Bertrand Berger, ont demandé à la Cour supérieure d'émettre une injonction permanente pour faire invalider le vote. La cour doit maintenant trancher pour savoir si les résolutions ont été émises en toute légalité.

L'ATR VA DE L'AVANT

Malgré la demande d'injonction permanente, l'ATR a décidé d'aller de l'avant avec le déménagement. Le bâtiment a été transporté à sa nouvelle adresse en janvier, sur un terrain que la Municipalité de Mont-Joli a accordé pour la somme symbolique de 1 \$.

De son côté, la CRÉ n'a pas attendu la décision de la Cour pour déployer sa gestion régionale du tourisme. Le 20 novembre, elle a annoncé vouloir se doter d'une politique-cadre de développement touristique. Elle souhaite ainsi que les décisions politiques concernant le tourisme soient prises en Gaspésie, tout en laissant à l'ATR son mandat de promotion. «On ne laissera pas le développement touristique dans les mains d'une autre région.

L'industrie touristique, c'est probablement 25 à 30 % de nos activités économiques. C'est fondamental», soutient Bertrand Berger.

En Gaspésie, plusieurs veulent toutefois tourner la page sur cette phase houleuse de l'industrie. La peur de bien des élus et entrepreneurs : effrayer les touristes. «Il faut que cesse le conflit. On a une belle industrie et on doit travailler ensemble», conclut le maire de Mont-Saint-Pierre, Jean-Sébastien Cloutier.

Soutenez notre cause, affichez vos couleurs!



GRANDEUR: S • M • L • XL

Tél.: 514.256.9000

Tél.: 1.877.256.9009

Prix: 9,95\$ plus 3,55\$ taxes et transport

Hypersexualisation

Fontaine de Jouvence

MÉLANIE GAUTHIER

Dans notre société aux valeurs morales déficientes, l'industrie du sexe fait vendre à coup sûr. Beauté et jeunesse éternelle sont perçues comme des signes de succès et de performance. Certains nous jugent par notre apparence, notre âge ou même à la façon de nous vêtir.

Je suis d'accord que les hommes ne sont pas forcément tous des pervers à la libido surdéveloppée. Certains ont cependant tendance à réduire la femme à une simple icône sexuelle. Que dire de cette expression: «même quand elle dit non cela veut dire oui»? Ce n'est qu'un exemple de la pression qu'une femme peut endurer par rapport à sa sexualité.

Depuis l'âge de 14 ans, je vis avec un problème de dysmorphophobie, c'est-à-dire que depuis mon adolescence, je vis un profond dégoût pour ce qui a trait à mon apparence physique et mon identité sexuelle. J'étais le cas tragique de l'adolescente marginale qui refusait de se conformer au moule. Des chandails "bedaines", des fuck friends ou encore fumer du pot avec le voisin de 30 ans apparemment bien intentionné, c'était hors de question!

À l'école primaire, j'étais rejetée. Au secondaire, les choses ont empiré! J'étais la fille laide et pas "déniaisée" qui traînait avec les gars nerds, victimes des mêmes préjugés, à la bibliothèque de l'école. Et si Barbie ne m'intéressait guère dans mon enfance, Beverly Hill et le dernier clip de Britney Spears encore moins!

J'ai tout tenté pour m'adapter à ce milieu hypersexualisé et hostile mais en vain! J'ai fait une dépression, une tentative de suicide. J'ai quitté l'école entre deux conflits familiaux pour m'occuper de mon petit frère sourd. J'étais désespérément seule. L'unique fenêtre que j'avais sur le monde: les médias et leurs stéréotypes du gars pétard sur son appareil de musculation ou de la pitoune qui atteint l'orgasme en s'appliquant un shampoing pour les cheveux!

Qui sont-ils pour décider de ceux qui sont in ou out, beau ou pas. C'est la question que je me pose encore aujourd'hui! Ce fut le début de mon calvaire, de mon obsession à l'idée de plaire à d'autres jeunes et me plaire à moi-même.

Adolescence gâchée, les choses ne sont guère arrangées dans la vingtaine. J'étais tout aussi seule, désemparée et sur le bord de l'effondrement psychologique. La phobie sociale engendrée par tous ces traumatismes m'empêchait d'occuper un emploi. Je me terrais chez moi, sans un sou, étant convaincue que j'étais une aberration de la nature comparée aux autres jeunes filles. Entre deux tentatives de suicide, je consultais psychiatres et intervenants qui ne voyaient en mes tourments que les signes précurseurs d'une maladie mentale.

Quand j'en avais marre de ma solitude, j'arpentais le bar du coin sous les regards malveillants des vieux lous en quête de chair fraîche,



ILLUSTRATION: Mélanie Gauthier.

pour finalement aboutir dans des groupes typiquement féministes dont la misère se lisait dans leurs yeux. Vieille, obsolète, inutile, et laide sont les termes que beaucoup de ces dames utilisaient pour se qualifier. Femmes frustrées, il y en a en ces lieux, mais femmes baffouées tout autant. Ma peur de devenir vieille et ma peur de la sexualité prirent de l'ampleur.

Après ces années de honte et de solitude, la chance m'a souri! J'ai trouvé un lieu où je peux interagir avec d'autres jeunes qui partagent des valeurs similaires aux miennes!

Évidemment, le chemin de ma guérison promet d'être long et mes phobies ne partiront pas du jour au lendemain. Hommes, femmes, jeunes, et moins jeunes, nous méritons tous de vivre en toute égalité. Parce que les diamants que nous sommes ne devraient jamais briller que par une ou deux facettes mais dans l'ensemble de celles-ci!

Trois semaines en prison pour deux Québécois au Mexique

MARIE-JOSÉE RICHARD

Lorsque Carlos Oliva et Fanny Parent ont traversé la frontière mexicaine en autobus en décembre dernier, ils dormaient à poings fermés. Conséquence : les deux étudiants en arts visuels de l'UQÀM sont alors entrés clandestinement au pays de Felipe Calderon. Plutôt qu'un séjour au bord de la plage et des expéditions en mode sac à dos, ils ont eu droit à une vingtaine de jours de prison et un retour forcé au Canada. Récit d'un péripète pour le moins olé olé!

Aux dires de Carlos, 26 ans, mieux connu sous le pseudonyme Heresy, l'autobus a filé sans s'arrêter à la frontière mexicaine. «Si le bus s'est arrêté aux douanes, on n'en a jamais eu connaissance», renchérit Fanny. «On était épuisé, on avait peu dormi les deux nuits précédentes», poursuit la jeune fille de 22 ans.

Quelle que soit la version des faits, les deux jeunes sont entrés au Mexique illégalement. Une fois à destination, plutôt que d'aller chercher l'étampe requise à Mexico, les vacanciers se sont envolés pour les plages de Cancun. «Au diable la bureaucratie, on règlera ça à la sortie», se sont-ils dits. Un douanier de l'aéroport les avait pourtant mis en garde contre leur nonchalance, leur recommandant de faire étamper leur passeport dès leur arrivée dans cette ville de la côte ouest. «On ne l'a pas pris au sérieux», reconnaît Carlos.

NÉGLIGENCE ET IMPASSE

Les deux aventuriers ont vite déchanté une fois arrivés à Cancun: les plages, remplies de touristes, ne sont pas aussi attrayantes qu'espérées. Ils décident de repartir aussitôt vers l'est, vers des villages isolés de la campagne mexicaine.

Être témoin de la misère dans laquelle vit certains Mexicains a beaucoup fait réfléchir Fanny:

«Je trouve qu'au Québec, on est vite négatif et on se plaint souvent pour pas grand-chose»

Fanny Parent

«C'est là que cela s'est corsé», raconte Carlos. «Les autobus qui traversent le pays sont bondés de Guatémaltèques, de Péruviens et de Boliviens désireux de traverser le Mexique pour rejoindre les États-Unis, l'eldorado des gens du sud.» Résultat? «Il y a de nombreux postes de contrôle pour vérifier si les papiers des voyageurs sont en règle.» À Oaxaca, un agent de l'immigration fait descendre les deux Québécois de l'autocar: pas de preuve d'entrée au pays, pas le droit de circuler. Leur terminus: le centre de détention Tapanatepec, situé à une quinzaine d'heures d'autobus de Cancun, non loin de la frontière avec le Guatemala. Après dix jours en sol mexicain, fini les vacances.

L'EXPÉRIENCE DU SUD EN DEDANS

«C'était surréaliste; je ne comprenais pas ce qui se passait», explique Fanny, qui ne parle pas aussi bien espagnol que son compagnon de voyage. La jeune fille prend du temps pour comprendre qu'ils doivent être détenus le temps que leur dossier soit étudié. «Je pensais qu'on en aurait pour quelques minutes», dit celle qui séjournera dans une cellule avec son ami pendant une vingtaine de jours. «On nous a permis d'appeler l'Ambassade canadienne, mais rien ne pouvait être fait puisque c'est nous qui n'avions pas respecté les règles», reprend Carlos.

Fanny l'admet aussi: «C'est notre faute, on aurait dû être à l'affût.» L'étudiante n'en était pourtant pas à son premier voyage à l'étranger, elle avait visité la France, le Pérou, la Bolivie ainsi que quelques villes américaines.

RIEN DANS LES POCHEs.

Les jeunes auraient pu être libérés s'ils avaient payé une amende de 600\$ chacun. Mais ils n'auraient alors plus assez d'argent pour revenir au Canada. N'aurait-il pas été possible de prélever la somme demandée avec une carte de crédit? Aucun d'eux n'en possédait une. Emprunter de l'argent à leurs parents? Pour Carlos et Fanny, ceci était hors de question: «Ce voyage, c'était notre initiative; on avait pris la décision de partir même si on n'avait rien en poche. On voulait se débrouiller seuls.»

Après une semaine de détention, Fanny, devenue fébrile, décide d'aviser sa mère. Carlos a mis quelques jours de plus avant de contacter les siens à Montréal. Encore une fois, le couple se bute à un mur: même leurs parents sont impuissants. Il faudra se montrer patient.

Heureusement, ils ont bien été traités : ils mangeaient trois repas par jour, avaient accès à une salle commune, pouvaient circuler dans la prison et disposaient d'une chambre pour deux. De plus, les autres détenus et les agents d'immigration étaient très aimables et courtois. Cependant, le temps leur a paru long derrière les barreaux; pour se distraire, ils jouaient au bonhomme pendu. Mais être gardé entre quatre murs contre son gré est loin d'être le scénario idéal pour des vacances à l'étranger.

Après trois semaines, les autorités mexicaines prennent enfin leur

décision: ce sera l'expulsion. Des agents de l'immigration les conduisent en voiture jusqu'à Mexico, où ils doivent être détenus le temps qu'on organise leur vol jusqu'en terre canadienne.

«Si l'on ne respecte pas les règles, il peut y avoir des conséquences.»

Ils ont ensuite pris place dans un avion commercial en direction de Toronto, escortés de deux gardes mexicains. Une semaine plus tard que ce qui avait été planifié initialement, ils atterrissent enfin à Montréal. Les étudiants ont manqué deux semaines de cours, mais leur session n'est heureusement pas en péril.

VOIR LE BON CÔTÉ DES CHOSES

«Cette mésaventure m'a appris qu'avant de partir en voyage, il

faut s'informer un minimum et être conscient que si l'on ne respecte pas les règles, il peut y avoir des conséquences.», poursuit Fanny. Pour une prochaine escapade, elle compte bien avoir un coussin financier pour faire face aux imprévus. Ce qu'elle retient de tout cela? «Ça m'a appris aussi à me contrôler pour garder le moral; je crois que je suis une personne beaucoup plus positive aujourd'hui.»

Pour Carlos, son principal regret est d'avoir été obligé de retourner au Canada alors qu'il comptait se rendre ensuite au Chili, pour visiter sa parenté et prendre quelques photos, lui qui est photographe.

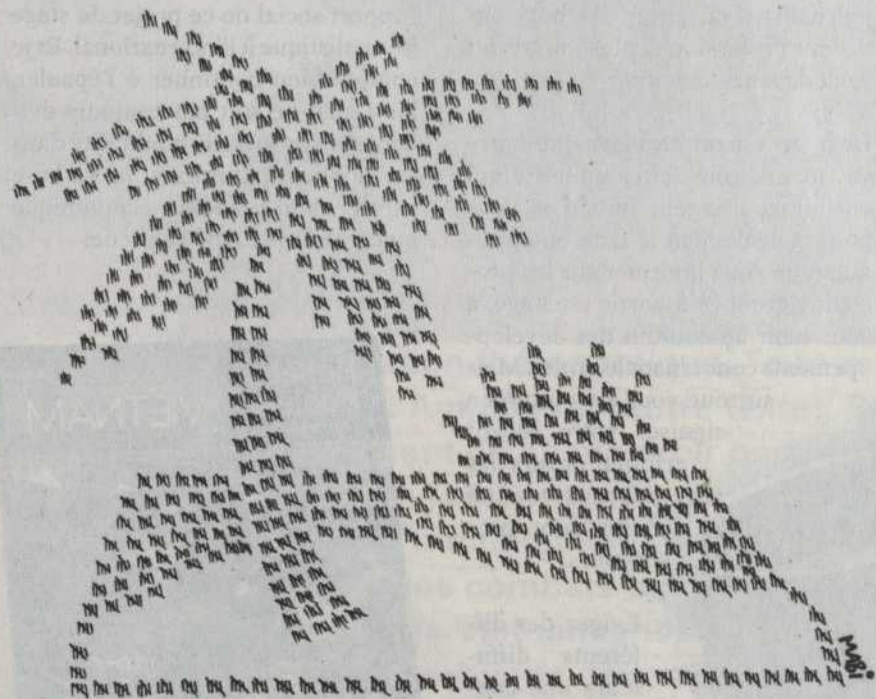
ON SE COMPARE,

ON SE CONSOLE

Être témoin de la misère dans laquelle vit certains Mexicains a beaucoup fait réfléchir Fanny: «Je trouve qu'au Québec, on est vite négatif et on se plaint souvent pour pas grand-chose. Les Mexicains sont hyper positifs, même si parfois, ils n'ont rien.»

Carlos, quant à lui, a été marqué de constater à quel point de nombreux habitants de l'Amérique du Sud veulent se rendre aux États-Unis dans l'espoir d'une vie meilleure. «Plusieurs n'y arrivent par car ils n'ont pas les papiers nécessaires, bien qu'ils soient à leur troisième ou quatrième essais. Certains passent leur vie à essayer de se sortir de leur pauvreté et de gagner les États-Unis ou le Canada. Ça m'a attristé de voir ça.»

Fanny et Carlos admettent avoir appris la leçon qui a été riche en émotions. L'on dit que les voyages forment la jeunesse? On ne pourrait pas mieux dire!



Dans le cadre de la publication d'un numéro spécial de *Reflét de Société* sur un stage journalistique ayant eu lieu au Vietnam, nous vous présentons quelques pages de ce magazine bien particulier. Mais d'abord, notre journaliste et pupitreur impliqué dans les deux éditions de ce projet, donne son point de vue sur l'importance d'une telle initiative.

L'évolution du journalisme par le voyage

Après le premier projet de stage journalistique à l'international de *Reflét de Société*, qui s'était tenu en 2008 et pour lequel j'ai joué le rôle d'accompagnateur, j'avais tenu les propos suivants: «les voyages forment non seulement la jeunesse, ils forment également les journalistes que nous sommes et ceux que nous deviendrons.» Aujourd'hui, après avoir vu un deuxième groupe réussir l'exploit, je continue de croire fermement en cette idée.

Après le projet au Costa Rica, j'ai pu incontestablement percevoir une évolution dans ma pratique du journalisme et dans l'image que je m'en fais. Marie-Sophie Trudeau, qui a pris part au projet en 2008 comme stagiaire et qui a hérité de mon rôle pour l'édition au Vietnam en 2009, pourrait certainement témoigner dans le même sens.

Il est vrai que le voyage représente d'abord et avant tout une expérience personnelle d'ouverture sur le monde qui peut s'avérer incroyable et marquante. Le faire dans un contexte de journalisme professionnel permet de voir autrement des régions du monde du point de vue de l'habitant, du citoyen engagé, de la famille qui en «arrache», de l'étranger venu apporter son aide, des marginalisés, des immigrants, etc. Visiter un pays en tant que journaliste, c'est se débarrasser des conceptions occidentales qu'on peut se faire et qui sont trop souvent et trop facilement véhiculées par nos grands médias.

Moderniser la pratique du journalisme

D'où l'importance de poursuivre ce projet année après année. De cette façon, de plus en plus de jeunes journalistes ouvriront les horizons de leur profession et ainsi ouvriront ceux de leurs lecteurs.

Déjà, en tenant ce magazine entre vos mains, vous faites un geste qui encourage une telle initiative. Vous pouvez également le faire en continuant de vous informer sur les prochains groupes à partir en stage, à vous tenir au courant des développements concernant le projet. Mais surtout, vous avez intérêt à aiguiser votre regard critique envers les informations qui vous sont proposées.

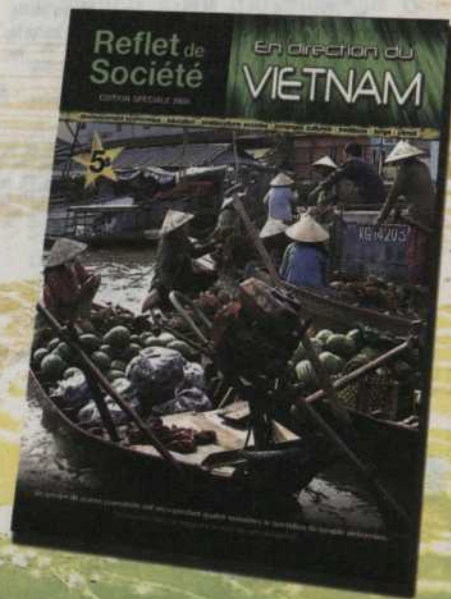
Exigez des différents diffuseurs une couverture réelle

Gabriel Alexandre Gosselin

des sujets. Ne vous contentez jamais d'une couverture dérivée par la perspective d'un média, qui le fait fort probablement au nom de ses propres intérêts! C'est l'intérêt du citoyen qui est aujourd'hui menacé par le travail de quelques journalistes paresseux et/ou soumis au bon vouloir de leur éditeur.

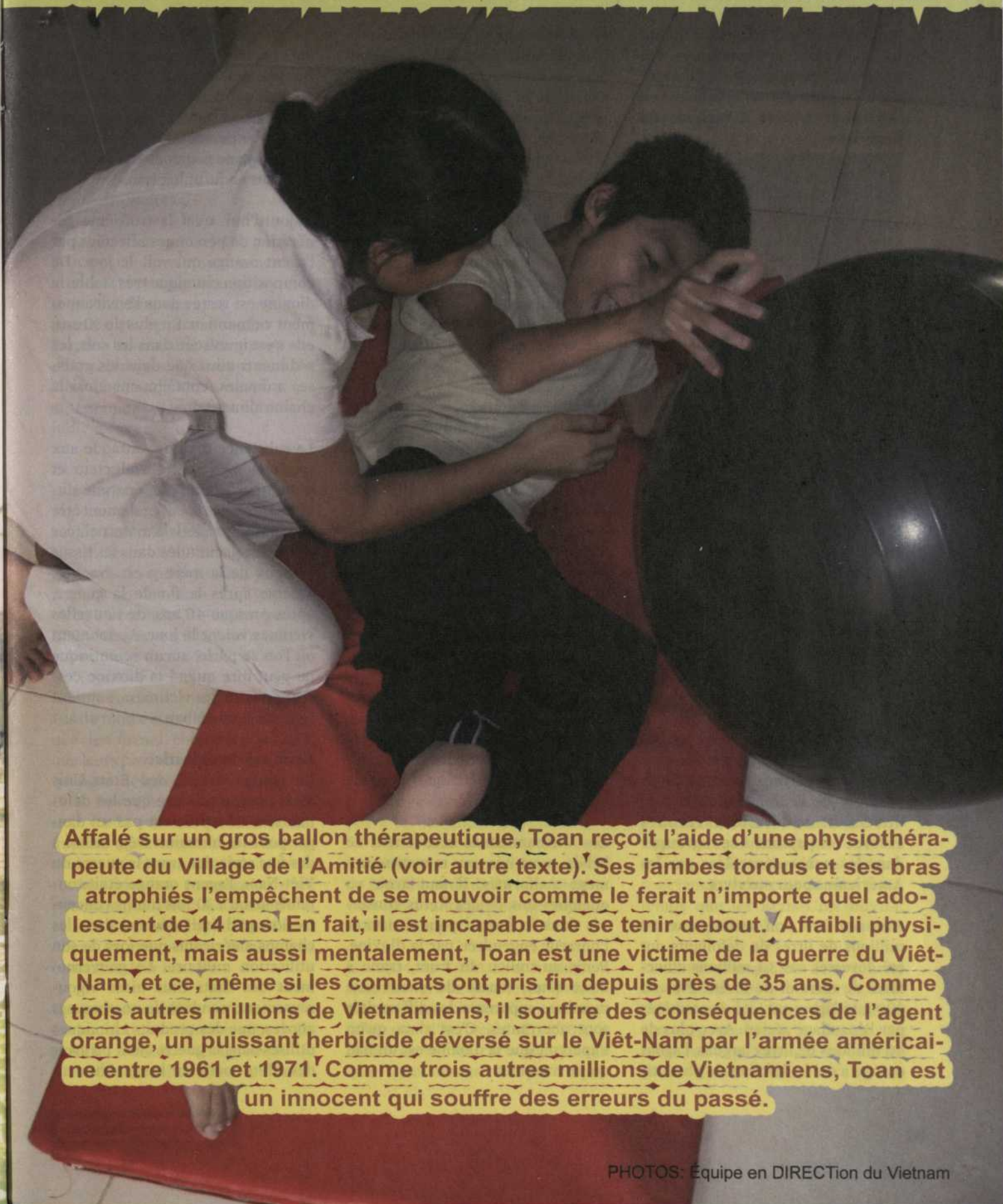
Si un projet comme celui créé par *Reflét de Société* ouvre les yeux de quelques professionnels de l'information, et bien tant mieux! Si un projet comme celui-ci peut permettre à un jeune journaliste de constater que son métier ne lui permettra pas seulement de gagner sa vie mais de changer celle de plusieurs autres, allons de l'avant!

Je vous le répète et le pense sincèrement, je crois fermement en l'apport social de ce projet de stage journalistique à l'international. Et je compte bien continuer à l'épauler, bien qu'il ne soit pas toujours évident d'en prouver la crédibilité dans un monde où l'information se base sur le même modèle économique qu'un McDonald de banlieue!



L'agent orange: un poison indélébile

Par Isabelle Larose



Affalé sur un gros ballon thérapeutique, Toan reçoit l'aide d'une physiothérapeute du Village de l'Amitié (voir autre texte). Ses jambes tordus et ses bras atrophiés l'empêchent de se mouvoir comme le ferait n'importe quel adolescent de 14 ans. En fait, il est incapable de se tenir debout. Affaibli physiquement, mais aussi mentalement, Toan est une victime de la guerre du Viêt-Nam, et ce, même si les combats ont pris fin depuis près de 35 ans. Comme trois autres millions de Vietnamiens, il souffre des conséquences de l'agent orange, un puissant herbicide déversé sur le Viêt-Nam par l'armée américaine entre 1961 et 1971. Comme trois autres millions de Vietnamiens, Toan est un innocent qui souffre des erreurs du passé.

PHOTOS: Équipe en DIRECTION du Vietnam

L'agent orange: un poison indélébile

Par Isabelle Larose

Toan n'était même pas né quand le cauchemar a commencé. Ses parents ne l'étaient probablement pas non plus. Il faut remonter en 1961 pour arriver à l'origine du problème.



Le 11 mai, le président américain John F. Kennedy lance l'opération Ranch Hand pour appuyer les efforts de l'armée du sud du Viêt-Nam et contrer la poussée des Viêt-Cong soutenus par le nord du Viêt-Nam communiste. L'opération consiste à répandre, par la voie des airs, des herbicides afin de détruire la luxuriante végétation aux abords des bases militaires américaines et des pistes de ravitaillement. En plus d'augmenter la visibilité et de permettre un meilleur contrôle de l'ennemi, l'utilisation des défoliants dévaste les récoltes et force les paysans à se regrouper dans les zones contrôlées par les Américains pour survivre.

Jusqu'en 1971, on estime que 80 millions de litres de défoliants ont été déversés sur 3,3 millions d'hectares de terre et de forêts. Plus de 3000 villages ont été contaminés par l'épandage aérien. Avec plus de 40 millions de litres largués, l'agent orange a été le défoliant le plus uti-

lisé durant l'opération *Ranch Hand*, malgré sa dangerosité. «L'agent orange contient de la dioxine, la substance la plus toxique qui n'ait jamais été créée par l'humain», explique le vice-président de l'Association vietnamienne des victimes de l'agent orange (VAVA), Nguyen Trong Nhan. Selon une étude de l'Université Columbia publiée en 2003, la dissolution de 80 grammes de dioxine dans un réseau d'eau potable pourrait éliminer une ville de huit millions d'habitants. Or, plus de 400 kilos de dioxine pure ont été versés au Viêt-Nam durant la guerre.

Un mal en héritage

Selon la VAVA, 4,8 millions de Vietnamiens ont été directement en contact avec l'agent orange, sans parler des dizaines de milliers de soldats de plusieurs nationalités qui prenaient part aux combats. Ce qui était sensé être un herbicide inoffensif, est rapidement devenu un poison indélébile.

Les épandages ne sont même pas terminés que déjà, les soldats américains et alliés ainsi que la population locale souffrent de maux étranges, de maladie de peau, de cancers, de diabète, de cécité ou encore de troubles cardio-vasculaires, neurologiques et psychiatriques pour ne nommer que ceux-là.

Les Vietnamiennes accouchent de bébés mort-nés ou monstrueusement malformés. Il faut avoir vu quelques-uns de ces fœtus conservés dans le formol pour constater l'horreur engendrée par la dioxine. Pénis au milieu du front, tronc à deux têtes, masse de chair sans membres apparents: les difformités sont aberrantes. C'est alors qu'on s'aperçoit que la dioxine est un mal qui se transmet.

En août 1970, le sénateur Nelson anticipe la situation en déclarant au Congrès américain: «Il n'est pas impossible que notre pays ait déclenché une bombe à retardement qui retentira sur les populations avec des incidences qui ne pourront être évaluées que dans un futur lointain.»

Aujourd'hui, c'est la troisième génération de personnes affectées par l'agent orange qui voit le jour. De composition chimique très stable, la dioxine est restée dans l'environnement vietnamien. En plus de 30 ans, elle s'est immiscée dans les sols, les sédiments ainsi que dans les graisses animales, contaminant ainsi la chaîne alimentaire.

La substance toxique s'attaque aux systèmes nerveux, reproducteur et immunitaire. Un bébé épargné durant la grossesse peut également être contaminé par le lait maternel, car la dioxine accumulée dans les tissus adipeux de la mère y est évacuée. «Même après la fin de la guerre, après presque 40 ans, de nouvelles victimes voient le jour. Au moment où l'on se parle, aucun scientifique ne peut dire quand la dioxine cessera de faire des victimes», soutient Nguyen Trong Nhan.

Déni, secret et justice

Le gouvernement des États-Unis avait pourtant assuré que les défoliants ne constituaient pas un danger pour les humains. Déjà utilisé à des fins agricoles avant la guerre du Viêt-Nam, l'agent orange était toutefois jusqu'à 30 fois moins concentré lorsqu'il était déversé dans les champs américains que lors de son utilisation militaire. Le gouvernement des États-Unis niera vigoureusement, pendant de nombreuses années, que des produits chimiques utilisés dans la guerre aient pu avoir des effets nocifs sur la santé humaine.

ne en affirmant que les herbicides avaient seulement un effet à court terme sur la nature et ne provoqueraient aucune maladie. Ils n'avaient rien à craindre, car la Constitution du pays interdit formellement de poursuivre le gouvernement pour des actes commis au cours des opérations militaires.

À la fin des années 70, plus de 70 000 vétérans américains atteints par l'agent orange se tournent donc vers les compagnies qui approvisionnent l'armée américaine en produit chimiques, Monsanto et Dow Chemicals, entre autres, et entament des poursuites judiciaires contre elles.

Le 7 mai 1984, la cour fédérale de Brooklin annonce un règlement à l'amiable par lequel les sociétés chimiques accepte de payer 180 millions de dollars pour créer un fonds de compensation pour les anciens combattants. En 1996, sur 68 000 demandes d'aide, environ 40 000 vétérans se sont vu octroyer des subventions de 256\$ à 12 800\$.

Gentils les fabricants de défoliants? Pas du tout: des documents prouvent que les firmes chimiques savaient que leurs produits avaient des conséquences néfastes sur la santé. En 1965, Dow Chemicals avait en main une étude interne qui démontrait que des lapins exposés à la dioxine avaient développé des lésions sévères au foie. Les compagnies n'ont pourtant pas averti les autorités et se sont tues. Avec l'opération *Ranch Hand*, ils empochaient le plus gros contrat de leur histoire...

Les grands oubliés

Et les victimes vietnamiennes? De grands oubliés. «Longtemps, le Viêt-Nam a voulu utiliser la voie di-

plomatique pour recevoir de l'aide des États-Unis. Nous avons attendu plusieurs années et jamais nous avons obtenu de réponses», soutient le vice-président de la VAVA. Également président de la Croix-Rouge vietnamienne durant 16 ans, Nguyen Trong Nhan a rencontré Bill Clinton en 2000 au sujet des victimes de l'agent orange: «Je voulais le rencontrer pour discuter des

«Bill Clinton était d'accord pour une coopération humanitaire avec le Viêt-Nam. Quelques mois après cette rencontre, il a quitté son poste»

problèmes humanitaires au Viêt-Nam. J'ai été en sa présence durant 10 ou 15 minutes. Comme mon anglais n'est pas très bon, je n'ai dit que quelques phrases. Il était d'accord pour une coopération humanitaire avec le Viêt-Nam. Quelques mois après cette rencontre, il a quitté son poste. Il a maintenant mis sur pied une fondation qui lutte contre le sida. Rien pour les victimes de l'agent orange».

Malgré l'aide des organismes non-gouvernementaux, l'aide ne suffit pas à la demande. Depuis les dix dernières années, la Croix-Rouge vietnamienne a amassé l'équivalent de 21 millions de dollars américains. Cela représente à peine une aide de trois dollars par victime.

En 2004, la VAVA s'est finalement tournée vers la justice en présentant un recours collectif contre onze fabricants d'herbicide. En 2005, la plainte est rejetée, car le juge conclut que l'agent orange n'est pas un poi-

son au regard du droit international. La cause est portée en appel, mais en février 2008, les victimes de l'agent orange sont de nouveau déboutées. Seule option encore possible: la cour Suprême. Malgré les échecs judiciaires, Nguyen Trong Nhan garde espoir: «Nous devons être optimistes et continuer notre bataille.» L'homme mise beaucoup sur l'arrivée de Barack Obama à la Maison-Blanche pour changer les choses. Déjà, le nouveau président a ajouté trois millions aux trois déjà promis pour nettoyer les hot spots vietnamiens, des zones hautement contaminées par l'agent orange, souvent aux abords des anciennes bases militaires américaines où le défoliant était stocké.

L'opinion internationale constitue également une arme considérable. «Faire connaître la réalité des victimes de l'agent orange à la population mondiale et recevoir leur support peut influencer les décisions», croit Nguyen Trong Nhan. Ce dernier fait entre autres référence au Tribunal international d'opinion qui s'est déroulé à Paris en mai dernier. Devant public, des victimes et des experts ont défilé devant des juges des quatre coins du globe. Au terme des auditions, le Tribunal a reconnu que l'usage de la dioxine était un crime de guerre et un crime contre l'humanité. Plusieurs recommandations ont été émises, mais celles-ci ne trouveront jamais écho tant et aussi longtemps que les États-Unis nieront leurs responsabilités.

Pendant ce temps, loin de se soucier des avocats, des tribunaux et de la politique, Toan bouge difficilement son corps tordu par la dioxine. Un corps hanté par une guerre qu'il n'a jamais connue.

Village de l'amitié Un refuge pour les victimes de la dioxine

Par Isabelle Larose

Situé à Van Canh, à 11 km d'Hanoï, le Village de l'Amitié est probablement l'un des plus beaux symboles de coopération internationale. Pourtant, on ne peut s'empêcher d'avoir un pincement au cœur en le visitant. Milieu de vie de 120 enfants et vétérans souffrant de problèmes de santé sévères reliés à l'agent orange, le Village est la preuve tangible que les Vietnamiens vivent encore avec les fantômes de la guerre.

Entre les salles de classe et la clinique déambulent de jeunes vietnamiens à la tête ou aux yeux surdimensionnés. D'autres, à l'allure physique normale, éprouvent des problèmes psychologiques. Certains se déplacent en chaise roulante, d'autres ne peuvent se mouvoir seuls.

Pourtant, ces enfants sont considérés comme chanceux. Premièrement parce que parmi les 300 000 jeunes vietnamiens malades, plusieurs n'auront jamais accès à de l'aide, faute de ressources disponibles. Deuxièmement, le Village de l'Amitié de Van Canh est probablement le plus gros et le mieux adapté des 63 centres dédiés aux victimes de l'agent orange. Avec ses dix maisons servant à loger les victimes et le personnel, son centre médical, sa cafétéria et ses nombreuses salles de classe, le Village de l'Amitié est un milieu de vie où plus de 60 employés et bénévoles mettent la main à la pâte. «Chaque province du Viêt-Nam a un centre pour accueillir les victimes de l'agent

orange. Souvent, ces centres sont petits et les victimes ne peuvent pas y coucher ni recevoir des traitements», explique le directeur du Village de l'Amitié, Dang Vu Dung.

Le Village de l'Amitié de Van Canh est le résultat d'un projet de réconciliation entre les anciens combattants, alliés ou ennemis d'hier. Le projet a été mis sur pied en 1988 par George Mizo, un vétéran de l'armée américaine. Des anciens combattants de plusieurs pays se sont joints au projet en finançant la création d'un village qui viendrait en aide aux Vietnamiens qui vivent encore avec les conséquences de la guerre. En organisant des campagnes de financement partout à travers le monde, ils permettent aujourd'hui le bon fonctionnement du Village sans que les familles n'aient à déboursier un sou.

«J'ai déjà visité une famille qui comptait dix enfants malades de l'agent orange. À chaque nouvelle grossesse, le père espérait la naissance d'un enfant en parfaite santé»

Nguyen Trong Nhan

Habituellement pensionnaires du Village durant deux ou trois ans, les victimes apprennent un métier qui leur assurera une autonomie financière. Cet apprentissage peut également être salvateur pour la famille des victimes qui comptent souvent plus d'un membre souffrant de problèmes de santé causés par la dioxine.

«J'ai déjà visité une famille qui comptait dix enfants malades de l'agent orange. À chaque nouvelle grossesse, le père espérait la naissance d'un enfant en santé qui pourrait travailler et faire vivre sa famille. Cela n'est jamais arrivé. C'est donc la mère qui avait le poids de la famille sur les épaules et qui devait assurer sa survie», raconte le vice-président de l'Association vietnamienne des victimes de l'agent orange (VAVA), Nguyen Trong Nhan.

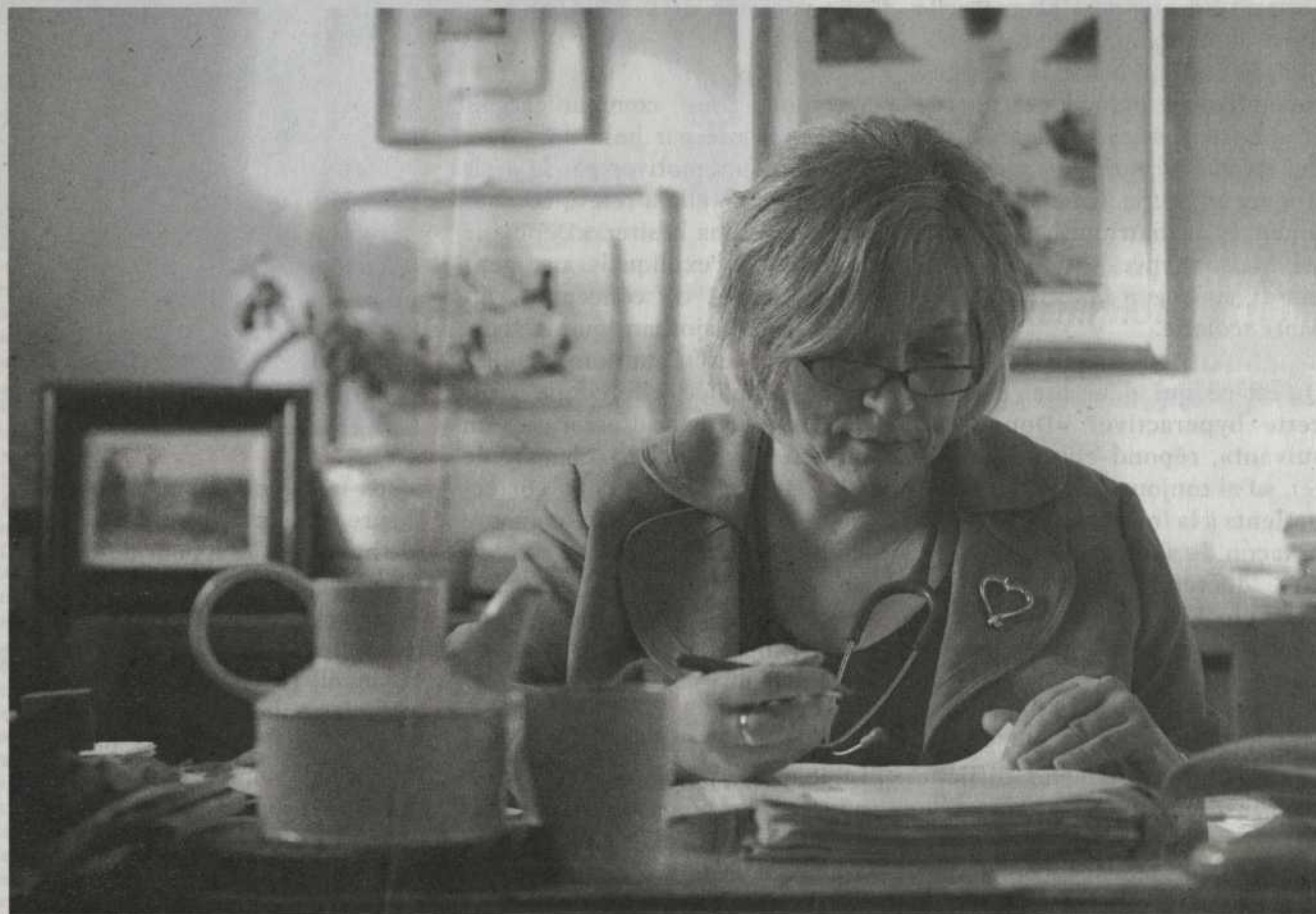
Dans la classe d'informatique, les élèves apprennent à utiliser différents logiciels. Dans la pièce suivante, une dizaine de jeunes Vietnamiens reproduisent des photos en brochant minutieusement sur un tissu. Quelques mètres plus loin, des jeunes filles fabriquent des fleurs avec du tissu. Leurs petits doigts créent avec une dextérité épatante des objets qui seront vendus pour financer le Village. Au terme de leur séjour, les adolescents reçoivent une attestation qui certifie leur capacité à travailler.

En plus des classes de formation professionnelle, les jeunes reçoivent une éducation scolaire adaptée à leur capacité. Ceux qui détiennent de plus grandes capacités intellectuelles quittent le Village durant la journée pour se rendre à l'école locale traditionnelle. «Actuellement, nous avons dix enfants qui vont à l'école primaire et trois à l'école secondaire de Van Canh. Il y a deux ans, nous avons eu un pensionnaire qui fréquentait l'université», raconte l'interprète et la secrétaire du Village, Nguyen Ngoc Ha.

Portrait de Christiane Laberge

Médecin dans ses temps libres

VALÉRIE R. CARBONNEAU



PHOTOS: François Laplante-Delagrave

Elle compare le système de santé à un pâté chinois, s'insurge que la population québécoise connaisse davantage les noms des joueurs des Canadiens que ceux des médicaments qu'elle consomme. Elle porte tour à tour les chapeaux de médecin de famille, chroniqueuse à l'émission du matin de Paul Arcand, conférencière, formatrice et mère. Avec tous ces symptômes, Reflet de Société n'a eu d'autre choix que de poser son diagnostic: nul doute, elle est la personnalité de l'année 2010.

Ses journées sont programmées au quart de tour: debout à 5 h 30 pour préparer son intervention dans la revue de presse au 98,5 FM, elle revisite son lit que vers 22 h, avec, entre les deux, à peine quelques minutes pour souffler. Fan finie de Grey's Anatomy, elle se détend en regardant travailler «ses collègues américains» au petit écran avant de sombrer dans les bras de Morphée. Mais entre l'écriture de sa chronique hebdomadaire et un examen au stéthoscope, docteur Laberge a trouvé le temps de nous prescrire une bonne dose de lucidité.

Au quotidien, le travail de Christiane Laberge ne ressemble cependant en rien à celui dépeint dans sa série américaine préférée. Elle partage son temps entre son bureau en médecine familiale et le CLSC de Dorval-Lachine, où elle a contribué à mettre sur pied un programme de gestion intégrée sur le trouble déficitaire de l'attention avec ou sans hyperactivité (TDAH) dans cinq écoles primaires et une secondaire.

Plongée dans le bain de la pédiatrie dès ses premières expériences

en internat, elle nage maintenant dans cette spécialité comme un petit poisson. C'est d'ailleurs en compagnie de son propre médecin de famille qu'elle a appris les rudiments du métier. «Celui-là même qui a vu mes fesses en me mettant au monde», blague celle qui avait à l'époque à peine 24 ans. Malgré son jeune âge, la docteure accumulait les mandats; en plus de son apprentissage avec le médecin qui l'a vue grandir, on pouvait la trouver 16 heures par semaine aux urgences pédiatriques de l'Hôpital Maisonneuve-Rosemont et le mardi, au Cégep Maisonneuve en santé scolaire.

Qu'est-ce qui peut bien animer cette hyperactive? «Donner au suivant», répond-elle sans hésiter. «J'ai toujours enseigné à mes patients à la fois leurs maladies et la façon de se prendre en main», cite docteur Laberge comme exemple. Elle a aussi la sagesse de ne pas tenter de se battre contre des moulins à vent. «J'accepte ce que je ne peux pas changer», dit-elle humblement, même si elle admet toujours trouver difficile de refuser de nouveaux clients.

Elle se réjouit cependant de voir des familles qui avec l'encadrement et la persévérance avancent et s'en sortent. «J'ai bien hâte de commencer à assister à la remise des diplômes de cinquième secondaire des enfants que nous suivons en clinique TDAH!», affirme celle qui devra par ailleurs bientôt assister à la collation des grades de sa propre fille de 22 ans. Sa descendante a d'ailleurs choisi un domaine connexe à celui de sa mère : l'orthophonie.

En grattant un peu, on lui découvre enfin une bête noire : la bureaucratie. Ainsi, elle ne compte par les heures travaillées et tant

pis si les consultations dépassent le temps prévu. Sa famille et ses amis bénéficient également des précieux conseils de la docteure. «Je pense qu'on peut sortir la fille de la médecine, mais jamais la médecine de la fille. Ce n'est pas une vocation de 9 à 5!», s'exclame-t-elle.

Le monde des communications s'est présenté par hasard dans sa vie. Toujours motivée par le désir d'apprendre, elle a relevé ce nouveau défi sans hésiter. «Depuis le temps que j'expliquais aux gens toutes sortes de concepts!», affirme-t-elle, ajoutant que la seule différence est l'auditoire. Nullement intimidée, elle confie avoir l'impression de s'adresser qu'à un ou deux «patients». La langue de bois et le politiquement correct sont des concepts qu'elle ignore soigneusement. «Il n'y a rien de plus important que le message», renchérit celle qui ne ménage pas les exemples pour être certaine d'être comprise.

D'ailleurs, pour elle, il est inconcevable que la population connaisse par cœur les noms des joueurs des Canadiens de Montréal comme Kostitsyn et de Koïvu, mais qu'elle ignore presque tout de ce qui concerne sa santé et du système qui s'en occupe. «Quand on demande aux gens le nom des médicaments qu'ils prennent, moins de 5% sont au courant», illustre-t-elle, découragée. «Les gens devront être plus responsables», tranche docteur Laberge.

Elle raconte son pire souvenir, lorsqu'elle a réanimé un enfant de deux ans, noyé par sa mère à qui le psychiatre avait donné congé sachant qu'elle avait des idées meurtrières. «Et le patient suivant qui t'engueule, car il attend



dans la cabine depuis plus d'une heure et veut faire voir son enfant de huit ans à 23 h pour des poux», se rappelle-t-elle, toujours mère. Selon elle, l'on devrait mettre en place un système de «débrefrages» du même type que celui qui existe chez les policiers où les gens doivent décrire les raisons pour lesquelles ils sont à l'urgence pour que les responsables puissent les «trier» à l'entrée.

Critique, elle compare le système de santé à un pâté chinois où la viande – les travailleurs sur le terrain – de moins en moins nombreux au détriment des patates pilées – les gérants de programme – qui prennent de plus en plus de place. «Et c'est la croûte de parmesan qui coûte cher et qui décide des avenues sans vision et sans application concrète» conclut-elle, réaliste.

Heureusement cependant que des médecins comme elle existent, pour mettre un peu de ketchup à ce plat qu'est le système de santé et qui devient de plus en plus incommestible.



SAMAJAM

SAMAJAM

LE PLUS GRAND GROUPE DE PERCUSSIONS AU CANADA

École de percussions / Interventions en entreprise / Spectacles /
Conférences / Œuvres sociales et humanitaires

Interventions en entreprise

Team building - Conférences participatives - Spectacles
et autres animations de groupes... De 10 à 10 000 personnes !

École Samajam

Percussions - Danse africaine - Gumboots - Stomp
et beaucoup de plaisir et d'énergie !



Tous les profits de l'École Samajam sont alloués à
des oeuvres sociales et humanitaires, que nous
supportons par l'apprentissage et le jeu des percussions.

info@Samajam.biz
www.Samajam.biz
(514) 598-1554

Président - Fondateur : Louis Bellemare

Pour cultiver son jardin intérieur...

Des livres à découvrir



Quand un homme accouche...

RAYMOND VIGER

À la suite de plusieurs expériences douloureuses, l'auteur présente l'accouchement de son enfant intérieur. En quête de sérénité, il se laisse guider par cet enfant. Ce roman est le premier d'une trilogie présenté dans sa version originale, il a été réécrit pour être inclus dans L'Amour en 3 Dimensions qui présente la trilogie complète.

9,95\$

Après la pluie... le beau temps

RAYMOND VIGER

On ouvre ce recueil au hasard et on se laisse bercer par ses textes remplis d'émotions et de sagesse. Chaque histoire nous permet de découvrir les différentes émotions qui nous habitent. Une aide lorsque nous traversons une période de crise, un soutien vers l'expression de nos émotions.



9,95\$

L'Amour en 3 Dimensions

RAYMOND VIGER

Par ce roman, l'auteur nous présente différentes facettes de l'amour. Chaque événement qui nous bouscule apporte un petit cadeau qu'il nous faut découvrir. Tantôt humoristique, tantôt teinté d'émotions, ce roman nous enseigne quelque chose de magique.



19,95\$

AU QUÉBEC

Disponible dans toutes bonnes librairies. En ligne www.refletdesociete.com
Par la poste 4233 Ste-Catherine Est Montréal, Qc H1V 1X4 (514) 256-9000
(Ajouter 2,95\$ pour la taxe et les frais de livraison)



POUR L'EUROPE

Librairie du Québec www.librairieduquebec.fr 30 rue Gay Lussac F-75005 Paris
Tél: 33 1 43 54 49 02 / Carrefour des Mondes 89700 Tonnerre France
Tél: 33 386 75 91 30 carrefourdesmondes@orange.fr

Soutenez la cause et affichez vos couleurs



Tél.: 514.256.9000

Tél.: 1.877.256.9009

GRANDEUR: S • M • L • XL

Prix: 9,95\$ taxes: 1,54\$ frais de transport: 2,01\$

journal@journaldelarue.ca

www.refletdesociete.com